

Claude Minière
Frank Smith

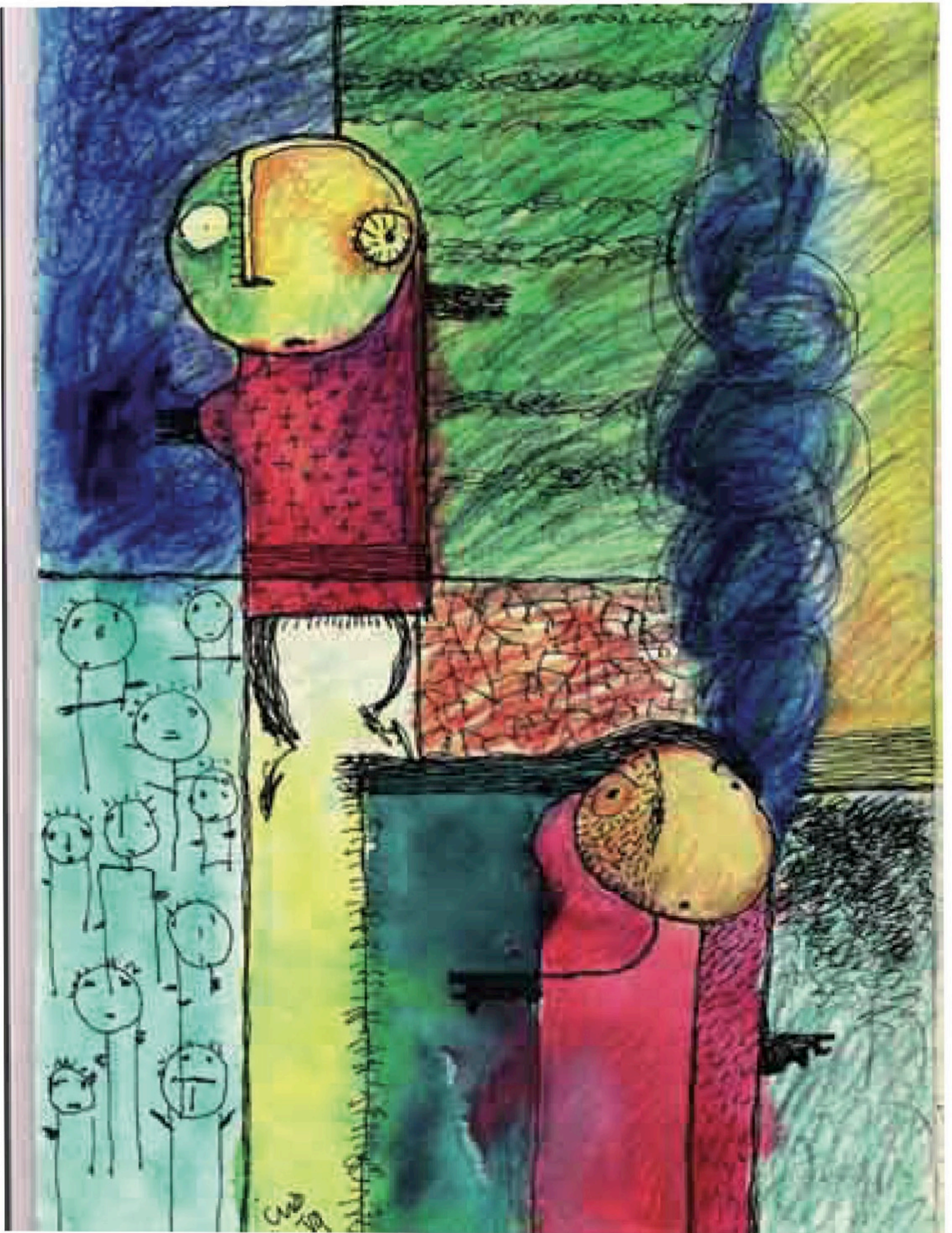
Dix poètes kurdes

Zana Xelîl
Terze Caf
Bêhzad Kurdistanî
Nezend Begîxanî
Kejal Ehmed
Ehmed Mela
Celal Berzincî
Refîq Sabir
Şêrko Bêkes

Thierry Clermont
Séverine Daucourt-Fridriksson
Hélène Ferrié-Otani
Pierre Vinclair

Action Poétique
Kurdes

197



Action poétique, [apoe]

Florence Pazzottu, <i>Incise</i> 6	4
Claude Minière, Poèmes	5
Frank Smith, <i>Guantánamo</i> 2006	10
<i>Dix poètes kurdes</i> , [k].....	14
Henri Deluy	14
Carte des langues kurdes	16
Amr Ahmed	17
Zana Xelîl	22
Terze Caf	26
Bêzad Kurdistanî	31
Nezend Begîxanî	33
Kejal Ehmed	36
Ferhad Pîrbal	37
Ehmed Mela	42
Celal Berzincî	44
Rafîq Sabir	46
Şêrko Bêkes	48
Amr Ahmed	50
Beyar Mistefa Sêvdîn	54
Traduction Amr Ahmed, Ferhad Pîrbal, Nicolas Neveau, Ehmed Mela, avec la collaboration de Justine Landau et Henri Deluy.	
Thierry Clermont	58
Séverine Daucourt-Fridriksson	62
Hélène Ferrié-Otani	65
Pierre Vinclair	74

<i>Documents & caetera</i>	78
Justine Landau : <i>Miroir des princes, miroir des poètes</i>	78

Actualités / Chroniques.....83

Michel Plon	83
Éric Houser	86
Jérôme Duwa	88
Christophe Marchand-Kiss	91
Jean-Pierre Balpe	93
Anne Malaprade	95
Jean-Pascal Dubost	97
Yves Boudier	102
Le journal de Joseph J. Guglielmi	105
<i>LIRE, [Li]</i>	107
Laffont/Giraudon, <i>Crèche Pudding, épisode 4</i>	108
Henri Deluy, <i>Boulettes Boulettes Boulettes</i> , suite de la 4e de couverture	112

COUVERTURES :

- 2 Peinture de Hémin Qaremani, jeune peintre de Bokan, Kurdistan d’Iran
- 3 Liliane Giraudon, *le mot à ne pas oublier : Oublie*
- 4 Henri Deluy, *Boulettes Boulettes Boulettes*



Martine Broda 1947/2009
Martine Broda, 1991, au CIPM, photo Jean Marc de Samie

Florence Pazzottu, [apoe]

Incise 6

Tarascon. Un Marocain, Mohammed El Haouat était venu il y a 5 ans y rejoindre et y soutenir son père, aujourd'hui retraité et sérieusement malade. Le père de Mohammed est titulaire d'une carte de séjour française depuis 1973, mais Mohammed, âgé maintenant de 21 ans, est sans papier. Arrêté lors d'un banal contrôle de police à Saint-Gilles, il est placé en rétention à Nîmes le 19 février. Le 23, il passe devant le Tribunal administratif, le 25 devant le juge des libertés. Sans avoir le temps de présenter l'appel qu'il prépare, de faire valoir que son père ne peut se passer d'une aide quotidienne, Mohammed est conduit à l'aéroport de Montpellier et expulsé ce jeudi 5 mars 2009.

Marseille. M. Ben Yahia y vivait, entouré de sa femme, de sa fille, scolarisée en maternelle, de sa mère et de toutes ses soeurs. Monsieur Ben Yahia était en France depuis l'âge de 5 ans et n'avait plus aucun lien avec son pays dit d'origine, la Tunisie. C'est pourtant là que monsieur Ben Yahia a été expulsé par bateau, le 21 mars 2009, après 14 jours de rétention. Arraché du parloir tandis qu'il recevait une visite, il doit à une conseillère d'arrondissement de Marseille qui parvint à monter à bord d'avoir pu récupérer quelques effets. Sonia, sa fille de 3 ans, n'a pas été autorisée à lui dire au revoir.

Bagnolet. Monsieur Rakesh Patel, n° d'étranger 7503504938, y habitait depuis 8 ans et y avait rencontré sa compagne. De cette union était né un garçon, actuellement scolarisé en école maternelle. C'est à la sortie de son consulat que monsieur Patel s'est fait arrêter, ainsi que trois autres de ses compatriotes, le 12 mars. Placé aussitôt en rétention à Vincennes, il a été conduit à Roissy et expulsé vers l'Inde le lundi 23 avril 2009. Aucun des recours ni demande en nullité n'a été retenu par le juge.

Claude Minière, [apoe]

Poèmes

Ce sera forcément une guerre

Naturellement

Lois

Premier congrès dans la montagne
Barque de Simon suivie de mouettes
--- je peux donner le nom de douze poètes

Nos forces augmentent
nous ne sommes que dix
en vérité
je vous le dis

Que voulez-vous ?
ça ne se fera pas tout seul
ça se fera naturellement

--- une bataille
Une guerre

Terrain dur
entre les instituts et les maisons

de la
culture

terrain mouvant
entre les banques et les appar-

tements

Lignes enfoncées
retirées

pensée claire

(c'est une déesse qui chante
des anneaux de rubis à la cheville)

Les autres mentent et couvrent
des couvertures de chiffres

Font *semblant*
les sourires
souscape
soumis

Les sous-traitants

Les filles de Mnemosymè se glissent entre les rangées vertes et rousses

Nuages
ciel bleu
l'or et l'argent
le sang
les gangs
la gangue

Nous avons pris des habitudes dans la langue et la mousse

Ils sauvent leur peau
ou leur âme
Les blessures pénètrent les membres
les tendons

D'autres restent à l'écart
--- c'est pour faire société
sex soc
curité

Ce qui se passe ils le taisent

Pluie

Souffle mêlé au souffle

Iliade

Drue

Tête de bronze

De mule

Tête de nœud

pneuma

Primitif

Le monde s'enchanté d'un grand feu sans cause qui brûle dans mon cœur et la texture de l'air. Je ne vous offre pas des douceurs mais un saccage. Il faudrait un miracle pour craquer vos vernis. Je dis oui, je dirai oui à ce qui surgit, ce qui se fait de terre et d'eau.

Primitif. Et voir la mort en face, la vie dansant. Dans le lait et l'azur et le sang.

Terre

mère – nature

et

(cependant)

corps sidéral

Sortie de rêve

Je descends tous les hommes de ménage
Les managers
Je leur remue les méninges
Je massacre les textes de la littérature fausse

Et mon vers dit la vérité oui
J'en dis des vertes et des pâtures

Trait après trait
Renouvelant le trait
Je vise le fond dans son retrait

Le dernier mot
Il ne se montre pas
Je reprends
Je me reprends comme la mer roule un galet
Je me roule dans la vérité

Le monde apparaît d'un trait
D'entrée
Le je dans le grand jeu

l'angoisse au goût de sel
d'algue
d'immensité
d'estomac de sèche

précisément comme une jambe
je saute d'une page en marche
Je me suis retrouvé dans la splendeur cachée
de tous les pays

Jour

Au jour le jour à travers la nuit

Batailles

batailles de mots de sentiments de pensées
elles dégagent l'horizon
Retourner au début

Vigie

Ce qui jaillit de source
non l'eau tiédie
de redites en rumeur
non la lanterne
et la magie
l'or ternie

Ce qui surgit du vide comme oui

Frank Smith, *[apoe]*

Guantánamo 2006

Récitatifs

(extraits)

Nous allons vous poser quelques questions afin de mieux comprendre votre histoire.

I

On demande si on s'est rendu du Kazakhstan à Kaboul, en Afghanistan, en septembre 2000.

On répond qu'on a oublié, que ça fait deux ans et demi, qu'on ne se souvient plus du mois.

On demande si on est passé par Karachi, Islamabad et Peshawar, au Pakistan, et par Kandahar, en Afghanistan.

On répond que c'est ça, que c'est bien ça.

On demande si on a des liens familiaux avec des terroristes notoires au Pakistan.

On répond en demandant de préciser quel genre de liens.

On reformule la question : on demande si on a des liens de parenté avec des terroristes au Pakistan.

On répond qu'on n'a pas de famille au Pakistan. Comment pourrait-on ?

On dit qu'on a pour « parent » le membre d'un groupe terroriste responsable d'attaques en Ouzbékistan.

On répond que dans la famille personne n'a aucun lien avec quelque groupe terroriste que ce soit en Ouzbékistan.

On dit qu'on a vécu dans un logement fourni par les Talibans et travaillé comme cuisinier dans un de leurs camps.

On répond qu'on l'a déjà mentionné lors d'un interrogatoire précédent, qu'on n'est pas cuisinier, qu'on s'occupait d'un potager, qu'on ne sait pas cuisiner. Que c'est la mère, depuis l'enfance, qui préparait à manger pour la famille entière.

On dit qu'on a été capturé en décembre 2001, à Kaboul.

On répond que oui, c'était en 2001, mais qu'on ne se souvient pas du mois, que c'était au milieu du Ramadan en 2001.

III

Question : Bonjour.

Réponse : Bonjour.

Question : Nous n'avons pas beaucoup d'informations vous concernant, les seuls renseignements dont nous disposons proviennent du « Procès-Verbal Non Classifié ». Nous allons donc vous poser quelques questions afin de mieux comprendre votre histoire...

Êtes-vous citoyen du Kazakhstan ?

Réponse : Oui.

Question : Pourriez-vous nous dire pourquoi vous avez quitté, avec votre famille, le Kazakhstan pour l'Afghanistan ?

Réponse : Il n'y a pas de travail au Kazakhstan. Gagner sa vie y est difficile.

Question : Vous êtes-vous rendu en Afghanistan avec toute votre famille pour y trouver du travail ?

Réponse : On avait entendu dire qu'en Afghanistan les immigrés y étaient nourris.

Question : Est-ce vrai ? Vous a-t-on nourris et logés, quand vous êtes arrivés en Afghanistan ?

Réponse : Oui.

Question : Comment avez-vous su aller du Kazakhstan jusqu'en Afghanistan ?

Réponse : *On ne répond pas à la question.*

Question : C'est un très long voyage. Comment vous y êtes-vous pris ?

Réponse : On n'avait pas d'argent. Un homme du nom de J. connaissait la route. Nous sommes partis avec lui.

Question : Vous souvenez-vous du temps qu'il vous a fallu pour parvenir jusqu'à Kaboul ?

Réponse : Deux, trois jours à peu près.

Question : Comment vous y êtes-vous rendus ? En avion, en voiture ?

Réponse : Nous avons voyagé du Kazakhstan à Karachi, au Pakistan, en avion. De là, nous avons pris un car jusqu'à Kaboul.

Question : Vous vous êtes donc tous retrouvés dans une maison à Kaboul, et vous vous êtes contentés, vous, de vous occuper d'un potager. Avez-vous eu d'autres activités ?

Réponse : Je veillais sur la maison, rien d'autre.

Question : Toute votre famille vivait dans la même maison ?

Réponse : Les membres de ma famille vivaient dans la maison, oui. J. travaillait comme cuisinier. Les membres de ma famille restaient à la maison, c'est tout.

Question : Vous n'avez pas eu, votre famille et vous, à payer la nourriture ou le logement ?

Réponse : Nous n'avons rien payé. La nourriture et tout le reste étaient fournis. J. se faisait payer par l'État afghan.

Question : Vous a-t-on demandé quoi que ce soit en échange ?

Réponse : Non.

Question : L'État afghan n'a jamais rien exigé de vous en contrepartie ?

Réponse : Non.

Question : Vous avez vécu à Kaboul près d'un an... ou un peu plus longtemps

peut-être ?

Réponse : À peu près un an.

Question : Avez-vous trouvé la situation en Afghanistan meilleure que dans votre pays d'origine, le Kazakhstan ?

Réponse : Ce n'était pas une vie difficile. On nous apportait ce dont nous avions besoin, de la nourriture par exemple. Moi, j'aidais au jardin.

Question : Quand vous êtes-vous rendu compte que l'Afghanistan se trouvait en pleine guerre civile ?

Réponse : Pourriez-vous, s'il vous plaît, répéter la question ?

Question : À quel moment avez-vous fini par comprendre que le pays se trouvait en pleine guerre civile ?

Réponse : Sur la route, on croisait des maisons dévastées, des chars d'assaut... On comprenait alors qu'il y avait la guerre.

Question : Avez-vous jamais été menacés par la guerre civile, là où vous viviez avec votre famille ?

Réponse : Non, les maisons n'étaient pas menacées.

Question : Les Talibans vous ont-ils demandé de les assister ?

Réponse : Non.

Question : Les Talibans ont-ils sollicité l'assistance de votre famille ?

Réponse : Non. Ma famille, c'est surtout une femme et des enfants...

Question : Il semble assez extraordinaire qu'un État ait pu à ce point se montrer généreux envers vous et votre famille sans rien exiger en échange. Pourriez-vous nous expliquer cela ?

Réponse : *On ne répond pas à la question.*

Question : Que pouvez-vous nous dire des autres accusations portées contre vous, et que vous avez déclarées fausses jusqu'ici ? Que veut signifier l'État américain quand il prétend que vous avez des « liens familiaux » avec des terroristes ?

Réponse : On essaie de me faire porter le chapeau. Alors que tout est faux.

Question : Pensez-vous que cela concerne un autre membre de votre famille ?

Réponse : Nous nous sommes installés en Afghanistan parce que nous sommes tous musulmans. On nous a nourris et logés parce que c'est ce que préconise la religion musulmane.

Question : Nous essayons de comprendre pourquoi vous êtes retenus ici... On n'irait pas jusqu'à détenir quelqu'un plus de deux ans pour une simple question de potager. Pourriez-vous nous aider à comprendre cette situation ?

Réponse : *On ne répond pas à la question.*

Question : Pourriez-vous nous dire ce que, selon vous, vous faites ici ?

Réponse : Je suis détenu ici parce qu'un jour je suis allé avec ma famille chercher une vie meilleure en Afghanistan. On m'a capturé dans cette maison afghane. C'est pour cette raison que je suis là.

Question : Qui vous a capturé à Kaboul ?

Réponse : On ne répond pas à la question.

Question : Des Américains ?

Réponse : Ce sont des Afghans qui m'ont capturé. En prison, j'ai entendu dire que ce sont les hommes de M. qui m'ont capturé.

Question : Quand vous avez été capturé, des membres de votre famille se trouvaient-ils également dans la maison ?

Réponse : Il y avait trois autres personnes dans la maison.
Question : Et J. ?
Réponse : Aussi.
Question : S'est-on opposé à l'arrestation ?
Réponse : Je ne sais pas. On m'a capturé chez moi, c'est tout.
Question : Vous n'aviez pas de quoi vous défendre ?
Réponse : Il n'y avait pas d'armes là-bas.
Question : Avez-vous idée de l'endroit où se trouve votre famille maintenant ?
Réponse : Dieu seul le sait.
Question : Avez-vous eu l'opportunité de recevoir le moindre type d'entraînement en Afghanistan ?
Réponse : D'entraînement à quoi ?
Question : À vous occuper d'autre chose que d'un potager, à aider le gouvernement peut-être...
Réponse : Les légumes, c'est tout ce que je connais.
Question : Vous a-t-on jamais demandé si vous vouliez aider à autre chose ?
Réponse : Non.
Question : Quelle sorte de légumes cultiviez-vous en Afghanistan ?
Réponse : Des poivrons verts, des tomates, des haricots verts et des patates.

IV

Guantánamera, ma ville Guantánamera
Guantánamera, ma ville Guantánamera

Là-bas sa maison de misère
Était plus blanche que le coton
Les rues de sable et de terre
Sentaient le rhum et le melon
Sous leurs jupons de dentelle
Dieu que les femmes étaient belles !

Guantánamera, ma ville Guantánamera
Guantánamera, ma ville Guantánamera

Dix poètes kurdes

Henri Deluy, [k]

Novembre 2008

Je prends donc l'avion, un matin très tôt, pour Vienne, puis pour Erbil, au nord de l'Irak.

Deux semaines plus tôt, Justine Landau et Amr Ahmed m'ont mis en contact avec le poète Ferhad Pîrbal, qui me propose une invitation pour le festival annuel des écrivains kurdes. J'accepte. Quelques jours plus tard, je déploie une carte du monde. Erbil, oui, je vois. Le Kurdistan, oui, je vois, et je sais qu'il est en plusieurs morceaux. Les Kurdes, oui, je sais quelque chose des Kurdes : ce sont des Iraniens pas Iraniens, ce sont des Turcs pas Turcs, ce sont des Irakiens pas Irakiens, ce sont des Syriens pas Syriens, ce sont des Libanais pas Libanais, ce sont des Allemands pas Allemands, ce sont des Français pas Français. Ce sont des Kurdes. Les divisions territoriales n'y peuvent rien : les Kurdes existent. Et ils le prouvent depuis longtemps, y compris les armes à la main.

&

Je suis donc à l'aéroport d'Erbil. Une tasse de café, puis vaste limousine, et, près du chauffeur, un homme, avec l'une de ces kalachnikov qui m'accompagneront durant tout mon séjour. Nous sortons de la cité – Erbil, sa superbe forteresse allongée sur la ville, est une sorte de capitale pour le Kurdistan d'Irak (et aussi, l'un des lieux les plus anciennement habités du monde, et de façon continue, plus de huit millénaires, dit-on). Circulation fluide. Direction Silêmanî, la ville culturelle, où se déroule le festival...

Nous roulons dans un paysage que je reconnais, sans l'avoir jamais vu : celui de ces antiques récits, de ces visions / narrations épiques, où des montagnes se suivent, hautes mais pas très hautes, boisées, mais pas très boisées, avec, au sommet de la plus ronde, de la plus éloignée, l'apparition d'un cavalier ; il jette un long regard sur les vallées qui l'entourent, se retourne, fait un signe, et voici qu'apparaissent, en rangs serrés, des milliers de chevaux montés, qui vont ensuite déferler, vers le bas, vers les terres à conquérir, vers la mer inconnue (vers la « mémoire d'aujourd'hui à venir », dirait Khlebnikov).

&

Trois heures de route, avec, à chaque carrefour, des barrages et des contrôles. Arrivée, dans l'obscurité, à Silêmanî. Vaste salle pour un repas commun, des centaines de participants, hommes et femmes (les cheveux libres, pour la plupart). Rencontre avec des écrivains kurdes (ceux qui vivent en Turquie n'ont pu venir, ceux d'Iran, ou de Syrie, de Jordanie, du Liban ou de la diaspora sont très peu nombreux). Bavardages et discussions : la poésie française aujourd'hui, Jacques Prévert, Rimbaud, Zidane, Chirac... Tard, dans la nuit, « Silêmanî Palace Hôtel ».

Au matin, les lieux du festival, sur l'une des artères centrales de la ville : une large porte, comme barricadée, blocs de ciment en travers du trottoir, murs en quinconces, soldats, fouille... Et, le long de l'avenue, devant cette entrée, sur une centaine de mètres, des bus vides, installés en « stationnement préventif », pour éviter l'arrivée de voitures piégées. Un climat de guerre, qui se confirmera quelques jours plus tard, lors d'une visite d'hommage à Halabja, ville martyre, aux milliers de morts, sous Saddam Hussein : nous formons un petit cortège de voitures, en tête un camion militaire, mitrailleuse sur le toit du chauffeur, bourré d'hommes en armes, même camion en queue ; nous parcourons trente kilomètres, et tous les quatre cents mètres, un soldat sur le bord de la route, ici encore pour éviter les voitures piégées. Il en sera de même au retour.

&

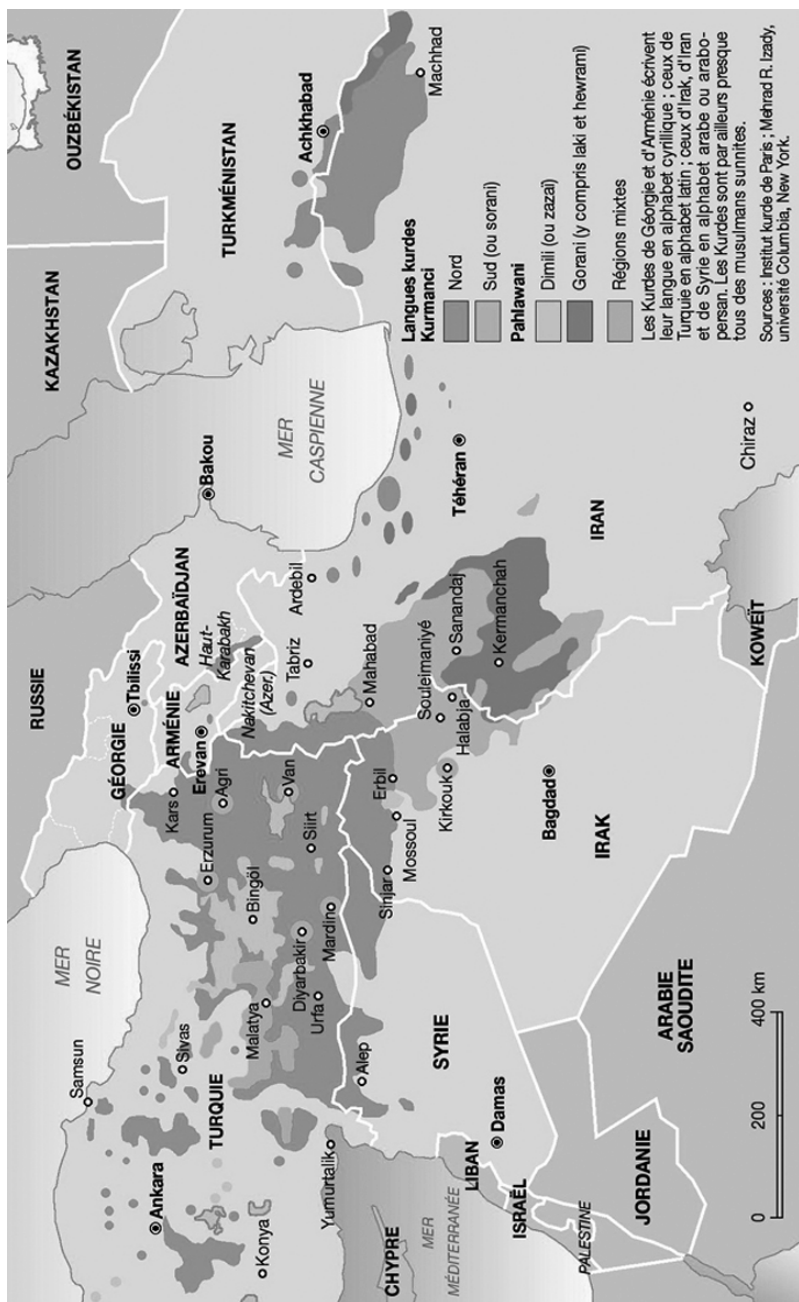
Multiplication des contacts dans les salles du festival et autour des tables, lors des repas et à Erbil, lors du retour (je découvre que les Kurdes sont d'ardents partisans de l'intervention américano-anglaise en Irak : sans cette intervention, Saddam serait encore là et continuerait à les opprimer, disent-ils !). Projet d'un fronton « kurde » pour AP. Ce fronton, dans les pages qui suivent, nous le devons à Ferhad Pîrbal, à Justine Landau et Amr Ahmed, mais aussi aux ami(e)s d'un jour ou d'une semaine, à Selam Mistefa, son sourire, sa joie de vivre, Mela Bextiyar, l'animateur du festival, sa générosité, son courage..

&

En rien une « anthologie » de la poésie kurde d'aujourd'hui, en rien un « panorama » : ce fronton est le résultat des contacts, des échanges, des occasions, avec un fort accent de circonstance. Tous les poètes, femmes et hommes, présentés ici publient dans une seule des langues d'écriture des Kurdes, le « soranî », presque tous vivent au Kurdistan d'Irak. L'accès aux textes imprimés n'a pas été facile, quelquefois impossible ou très limité... Nombre de poètes considérés comme importants sont absents de ces pages, des morts : Ebdulla Goran, Cegerxwîn, Sebrî Botanî et d'autres, Qubadî Celî-Zade, Haşim Serac, Letîf Helmet, Celal Melekşah...

Ces précisions, pour un ensemble, inédit en France, d'informations et de poèmes qu'il convient de lire loin de notre eurocentrisme, à l'écart de nos repères culturels, à l'écoute d'autres traditions, d'autres écritures et, il faut le dire, d'un autre monde.

Carte des langues kurdes



Amr Ahmed, [k]

Les langues kurdes

Membre de la grande famille des langues indo-européennes au même titre que le persan, le grec ou le français, le kurde se range, dans les typologies des linguistes, parmi les langues iraniennes, dans la branche « nord-ouest » dont il constitue un rameau. La langue kurde, en d'autres termes, est cousine du persan, du pashto, du baloutchi et de l'ossète, à des degrés divers. Contrairement à certaines langues parentes, cependant, le kurde et son histoire ne sont documentés qu'à une époque relativement tardive, et nous possédons très peu d'informations sur ses origines et ses premiers développements. L'opinion la plus répandue parmi les Kurdes est que leur langue descendrait en droite ligne de l'ancienne langue des Mèdes, voisins et rivaux des Perses dans l'antiquité. Mais le peu qui nous soit connu de ce vénérable idiome ne permet ni de valider ni de réfuter cette hypothèse avec certitude. De nos jours, le kurde est pratiqué par plus de trente millions de personnes réparties sur un vaste territoire d'un seul tenant, le Kurdistan, divisé entre quatre pays frontaliers : la Turquie, l'Iran, l'Irak et la Syrie. Mais en vérité, tous les Kurdes ne parlent pas la même langue, et l'expression de « langue kurde » doit plutôt s'entendre comme un nom générique sous lequel se rassemblent des parlers qui, « langues » ou « dialectes » selon les définitions qu'on voudra en donner, ne sont pas superposables. Pour être plus précis, « le kurde » se subdivise en deux langues principales que sont le kurmançî et le soranî, auxquels certains linguistes ajoutent le goranî et le zaza, et quelques autres parlers locaux. Chacune a suivi une évolution historique distincte, qui se reflète dans des différences de lexique et de morphologie, mais aussi de syntaxe. Le soranî a notamment perdu plusieurs traits que conservent les autres langues kurdes, en particulier la distinction des genres masculin et féminin pour les substantifs, et l'ergativité, qui régit la construction des verbes transitifs au passé. Rappelons par ailleurs que l'extension géographique de ces langues ne coïncide en rien avec les frontières politiques des états modernes.

Le kurmançî (kurde du nord)

Incontestablement majoritaire en nombre de locuteurs, le kurmançî est la seule langue qui soit parlée dans les quatre parties du Kurdistan. Son principal noyau géographique se situe dans le sud-est de la Turquie, dont il couvre plus de quinze départements. Il est en outre pratiqué par les Kurdes de Syrie, implantés dans les deux régions de Qamişlî et d'Efrîn, respectivement au nord-est et au nord-ouest du pays. C'est aussi la langue de la région de Behdînan, qui constitue la partie nord du Kurdistan d'Irak. Ailleurs, bien qu'il ne soit pas dominant, le kurmançî reste une langue importante : en Iran, il est parlé par certains Kurdes de l'Azerbaïdjan « intérieur » et par la communauté du Khorasan (province du nord-est du pays), formée de Kurdes déplacés dans

le courant des XVI^e et XVII^e siècles. À cela s'ajoutent la communauté kurde du Liban et les immigrants kurdes des anciennes Républiques Soviétiques, d'Arménie, d'Azerbaïdjan, de Géorgie et d'ailleurs, qui tous pratiquent le kurmançî.

Le soranî (kurde du sud)

L'autre principale langue kurde, le soranî, est parlée au Kurdistan d'Irak et d'Iran. Au Kurdistan d'Irak, il occupe une aire qui recouvre les trois départements d'Erbîl, de Silêmanî et de Kirkuk. Le soranî est par ailleurs la langue d'une bonne partie des Kurdes d'Iran, répartis tout au long de la chaîne du Zagros, sur la frange ouest du pays.

Le zaza et le goranî

Langue minoritaire et géographiquement bien circonscrite, le zaza se rencontre essentiellement dans les régions de Tunceli, de Bingöl, d'Erzincan et d'Elazığ dans le Kurdistan de Turquie. Quant au goranî, il s'étend du département iranien de Kermânchâh à la région de Hewraman, à cheval entre l'Irak et l'Irak. Enfin, certains linguistes considèrent que les parlers kurdes s'étendent encore plus au sud, de la région d'Îlam en Iran aux environs de la ville irakienne de Xeneqîn.

Alphabets pluriels

La répartition des différentes écritures du kurde reflète les divisions historiques et politiques qu'a connues la région. Aujourd'hui, les Kurdes de Turquie écrivent leur langue en caractères latins. Les Kurdes d'Irak et d'Iran emploient pour leur part l'alphabet arabo-persan. Mais bien que l'alphabet arabe soit le seul en vigueur dans leur pays, les Kurdes de Syrie s'alignent sur leurs cousins du nord et écrivent leur langue en caractères latins. On trouvera les deux principaux alphabets détaillés à la fin de cet article. Il fut aussi un temps où le kurde s'écrivait dans d'autres alphabets. En Arménie, il s'écrivit d'abord à l'aide de l'alphabet arménien dans les années 1920 puis en caractères latins une décennie plus tard, avant que l'usage de l'alphabet cyrillique ne soit imposé en 1946 avec l'unification des alphabets de l'Union Soviétique.

Politiques de la langue

Depuis qu'ils existent, les nationalistes et les mouvements pour la reconnaissance des droits civiques, politiques et culturels des Kurdes ont placé au cœur de leurs revendications le droit de pratiquer et d'enseigner leur langue. De fait, la politique de répression ou d'assimilation exercée à leur encontre par les quatre états qui se partagent leur territoire a souvent visé la langue dans l'espoir de déstabiliser l'identité kurde dans ses fondements. Dans la République de Kemal Atatürk, l'usage du kurde était strictement interdit. Parler une langue autre que le turc constituait un préjudice à la nation, passible de lourdes peines de prison. La levée des sanctions à l'encontre de la pratique du kurde est un fait très récent en Turquie. Désireux d'adhérer à

l'Union Européenne, le pays vient tout juste de s'engager à mettre en place un ensemble de réformes exigées par l'Union, notamment la reconnaissance des droits culturels des Kurdes. Dans cette perspective, une nouvelle loi autorise depuis 2004 l'enseignement privé du kurde dans un cadre limité. Mais les nombreuses restrictions qui l'accompagnent en rendent l'application pratiquement impossible. Toutefois, les sanctions qui touchaient la production et la circulation de livres et de disques en kurde sont désormais levées. Un pas supplémentaire a été franchi au début de l'année 2009 avec le lancement par l'État turc de la première chaîne de télévision publique en langue kurde, la TRT6. De la part d'un État qui niait jusqu'à l'existence du peuple kurde au siècle dernier, le symbole est fort. Ce geste isolé n'en apparaît pas moins dérisoire au regard des réformes politiques, économiques et sociales de fond qu'attend depuis longtemps la population kurde. Ironiquement d'ailleurs, à l'heure du lancement de la nouvelle chaîne publique, plus d'une quinzaine de chaînes satellites émettent déjà en kurde depuis le Kurdistan d'Irak et la diaspora. En Syrie, la situation des Kurdes n'est guère plus enviable. S'il n'est pas interdit aux minorités de parler leur langue maternelle, l'enseignement du kurde, pour sa part, est proscrit, comme aussi l'édition d'ouvrages et la presse en kurde. La République Islamique d'Iran accorde à ses minorités le droit de pratiquer leur langue. Elle garantit même, en principe, le droit de l'enseigner, mais cette loi n'est jamais entrée en vigueur et le persan reste, dans les faits, la seule langue autorisée dans les écoles du pays. Quant aux secteurs de l'édition et de la presse, ils peinent à échapper aux restrictions imposées par l'État, et l'on ne trouve qu'un nombre restreint de publications en kurde.

Ce n'est qu'en Irak que l'enseignement du kurde a connu quelques périodes fastes dans l'histoire récente. Après l'octroi de l'autonomie aux Kurdes en 1970, le kurde fut reconnu deuxième langue officielle du pays. Des écoles furent ouvertes, ainsi que des départements de langue et littérature kurdes dans certaines universités. Une Académie kurde installée à Bagdad et subventionnée par l'État Irakien fut même chargée de promouvoir l'étude du kurde, l'édition d'ouvrages et l'élaboration de dictionnaires. Avec le retrait de l'État Irakien de l'accord d'autonomie en 1975 et la reprise des hostilités entre les Kurdes et le gouvernement central, la plupart de ces institutions furent fermées ou abandonnées. Mais l'usage du kurde dans les médias et dans l'édition n'a jamais été interdit.

À l'issue de la première guerre du Golfe en 1991, la résolution 988 des Nations Unies exigea la création d'une zone de protection d'une partie des populations kurdes au nord de l'Irak. L'administration régionale promut alors l'enseignement du kurde à tous les niveaux. Des départements d'études supérieures furent fondés dans les universités et une nouvelle Académie kurde fut fondée à Erbil, en remplacement de la précédente. Depuis la seconde guerre du Golfe et la chute du régime de Saddam Hussein en 2003, une nouvelle constitution a été élaborée pour le pays, qui reconnaît de nouveau le kurde comme l'une des deux langues officielles, au même titre que l'arabe. Cette constitution impose que le kurde soit enseigné à travers le pays, et rend obligatoire l'émission de monnaie, de timbres et de passeports bilingues. En réponse à une demande

croissante, l'enseignement du kurde s'est en outre développé à l'étranger dans divers types d'institutions et d'universités, américaines et européennes, dont l'INaLCO et l'Institut Kurde de Paris.

Vers une langue standardisée ?

Depuis quelques années, l'ambition a germé dans l'esprit d'une poignée d'intellectuels kurdes de promouvoir l'émergence d'une langue unifiée, à l'appui d'une politique d'unification nationale. La question se pose avec une acuité particulière au Kurdistan fédéral, en Irak, où plusieurs langues se côtoient, en particulier le kurmançî et le soranî. Selon certains, un rapprochement des deux langues principales devrait donner naissance à un hybride, baptisé « sormancî », capable de se substituer aux précédentes et de constituer la nouvelle langue commune. Le projet, on s'en serait douté, suscite de vives polémiques. Hostiles à la création d'une chimère linguistique sans fondement historique, d'autres intellectuels s'opposent vivement à cette idée, qu'ils jugent inutile pour ne pas dire dangereuse. Parmi eux, certains appellent le Parlement kurde à reconnaître le soranî comme seule langue officielle de la région autonome. Dans la région kurmancophone de Behdînan, d'autres voix se font entendre pour réclamer le maintien des deux langues kurdes en usage, et la scolarisation des enfants dans leur langue maternelle, kurmançî ou soranî. À ce jour, la question demeure suspendue en raison de la situation politique de l'Irak, encore incertaine et fragile.

Amr Ahmed, [k]

Alphabet kurde kurmancî en caractères latins

(suivi, entre crochets, de la prononciation correspondante dans l'alphabet phonétique) :

A [a] B [b] C [s] Ç [tʃ] D [d] E [æ]
Ê [e] F [f] G [g] H [h] I [i] Î [i:]
J [ʒ] K [k] L [l] M [m] N [n]
O [o] P [p] Q [q] R [r] S [s]
Ş [ʃ] T [t] U [u] Û [u:] V [v]
W [w] X [x] Y [j] Z [z]

Alphabet kurde soranî en caractères arabo-persans

(suivi, entre crochets, de la prononciation correspondante dans l'alphabet phonétique)

Voyelles

ا [a] ه [æ] و [u] وو [u:]
ۆ [o] وى [œ] ئ [e] ی [i:]

Consonnes

ب [b] پ [p] ت [t] ج [dʒ] چ [tʃ]
ح [ħ] خ [x] د [d] ر [r] ژ [ʒ] ز [z]
ژ [ʒ] س [s] ش [ʃ] ع [ʔ] غ [ʁ]
ف [f] ق [q] ک [k] گ [g] ل [l]
ل [l] م [m] ن [n] ه [h] و [w] ی [j]

Zana Xelîl, [k]

Né en 1976, à Erbil, où il vit actuellement, après une période d'exil en Allemagne. Journaliste. Il a publié huit livres de poèmes et deux récits.

L'Europe et les larmes rouges des prophètes

Adam

Une assiette couverte des restes du marché
Et au-dessus des kilos de pommes Aldi ⁽¹⁾
Lui il est allongé sur un tapis de lune
Il attend l'aide sociale
Son travail régulier ne leur suffit pas
À lui et à ses enfants

Caïn

Travaille toute la semaine au noir dans une charcuterie
À la fin de la semaine il s'empare d'un couteau
Et s'en prend à tout le monde

Abel

Il n'ose pas se mettre d'accord avec un chauffeur de camion
Pour un passage clandestin entre la Turquie et la Grèce
Il est clair à ses yeux qu'il risque sa tête

Noé

Sur internet : un passeur perd son chemin, le mauvais temps,
Et, dans un reportage sur la BBC, je vois un climatologue dire que l'arche
A pris la direction de l'Europe avant d'être déviée violemment
Par le déluge et les satellites montrent que le capitaine installé
Dans sa petite cabine fume du hash avec un verre de raki
Et jette de temps en temps un coup d'œil vers le ciel :
Dieu quand donc les colombes arriveront-elles ?

⁽¹⁾ Marque de pommes d'Australie

Abraham

Au cours d'une réunion anti-immigration l'Union Européenne
Brandit le doigt et proclame : il ne faut jamais
Que ce monsieur s'installe en Europe
Car si déjà il a égorgé son fils,
Qu'est-ce qu'il fera ici.

Loth

Dans une banlieue lointaine il loue une petite chambre,
Deux mètres carrés, et partage une petite cuisine et les toilettes
Avec un Africain, il décide de rompre avec ses proches
Et de n'avoir de relations qu'avec des Sri-Lankais
Des Mongols et des Azerbaïdjanais

Jacob

Il pose sa candidature pour devenir inspecteur de la criminelle
Pour partir à la recherche de son fils Joseph
Mais comme il n'est pas Allemand le pauvre
Et bien qu'âgé on ne lui donne qu'une place aux PTT

Joseph

Merci Dieu
De ne pas m'envoyer en Europe
Car si je vais là-bas je devrai verser
Tout mon argent à mes traîtres de frères
Pour qu'ils puissent fonder une famille

Shu'aib

Après l'interrogatoire il devient clair que Shu'aib
Est le principal responsable de tous ces génocides
Perpétrés dans la ville d'Ayct et sur la terre promise
Interpol décide donc de l'envoyer devant un jury
À la Haye

Job

Je lui dis :
Tu es un millionnaire chez toi
Qu'est-ce que tu viens faire à l'étranger ?
Toi le roi des patients tu as évidemment remercié Dieu
Satisfait de son refus mais autant que je me souvienn
Tu es toujours interné sans droit d'asile
Car tu ne t'es pas déclaré Arabe

Et ce même jour le médecin le prévient
Ta maladie sera longue
Tu dois encore patienter

Moïse

Au cours d'une table ronde scientifique sur une chaîne israélienne
J'entends dire que l'invention du mobile est due à Moïse
Et ce même jour je le rencontre dans un casino turc
En train de vendre des mobiles au noir

Jonas

Ce pauvre monsieur donne cinq mille dollars à une baleine
Pour qu'elle le transporte en Europe
Mais quand il sort il s'aperçoit de l'arnaque

David

Il vole Sebî la commune à Griego
C'est pourquoi il s'exile
Et à force de toujours penser à ça
Il attrape la maladie des pleurs
Et jusqu'à aujourd'hui il transforme ses larmes
En mélodie et en chansons pour son pays

Salomon

Je vais rendre visite au perroquet dans le jardin
Zoologique et tout à coup devant la porte
Je rencontre Salomon cheveux blancs barbe fatiguée
Il a semble-t-il perdu son anneau sacré dans la mer
Et il ne connaît aucune langue il vend les billets d'entrée

Zacharie

Tous ceux qui comme le pauvre Zacharie
Veulent la liberté, la destruction des murs sacrés
De l'enfermement, et les droits des femmes
Connaîtront cette fin
Ils seront enfermés dans des arbres et coupés en deux

Marie

À cause des impôts elle refuse de se marier

Jésus

Dans la soirée du samedi
Sur une bicyclette volée
Il passe d'un bar à l'autre
Et vend au noir des fleurs de couleur
Pour cinquante cents chacune aux amoureux
Aujourd'hui je lis dans le journal qu'à compter de ce jour
Les nuits des samedis et des dimanches
Un groupe de policiers la croix entre les mains
Le recherche et quelqu'un un envoyé de...
Dit qu'en Europe ce ne sont pas des larmes
Ce sont les femmes qui pleurent
Après cette expérience de torture Monsieur l'envoyé
À la fin répond ainsi
Cher Président salut de mon exil
C'est au contraire chez nous qu'il y a le plus de femmes
Moi je décide de rester ici comme un réfugié
Mais toi n'y pense pas ne commets pas la même erreur
Que moi ne viens pas en Europe
Mourir dans son pays c'est bien mieux que de vivre en exil
Et quelques jours plus tard une fatwa du Président
Ordonne de tuer l'envoyé

Terze Caf, [k]

Née en 1972, à Silêmanî. Elle vit à Erbil. Elle est journaliste et traductrice, notamment de l'arabe. Elle a publié deux livres de poèmes.

Je serai tuée avant de manger mon orange

Un soir,
Avant de manger mon orange,
Je serai tuée ;
Il est aussi possible
Qu'avant de prendre un peigne
Pour mes cheveux légers,
Condamnée,
Je sois coupée en morceaux.

Quand arrive la guerre,
Elle me reconnaît à l'odeur,
Et de loin, pousse un cri,
C'est la petite fille en blanc
Dans le feu, qui se moquait de mes idées.
La voix de la guerre, plus nette que mon cri,
La taille de la guerre, plus haute
Que celle de mon idiotie,
Elle, la guerre, ressemble et
Ne ressemble pas à l'eau,
La guerre, une couleur, pas d'odeur,
La guerre, une odeur, pas de couleur.

La guerre, douce et capricieuse,
Lumineuse, malicieuse,
Traverse les orifices, les fissures,
Les portes, comme un rayon,
Elle se plante, la guerre,
Dans ma mémoire,
Par la télévision, par le journal,
Et même au cours de l'émission
Pour les enfants.

Un jour la guerre arrive et je ne
Connais toujours pas
Les chemins du paradis
La guerre se moque de mes couvertures
Et de ma chambre plastifiée
La guerre, au cœur même de ma frénésie
Dans le nettoyage des murs

Et des fenêtres, occupe l'oreille
De mon amant, avec ses poèmes
Diaboliques, et s'en fait un collier
Qu'elle porte à son cou
Au cœur de mon insistance à boucher
Les trous et les fissures avec des voiles,
Des chemises, des bas de pyjama,
Elle, la guerre, montre ses seins
Au parfum de pomme, toxique
Pour mes enfants, et les fait rire
La guerre, d'une voix douce, me
Demande mon souffle, et me l'arrache,
Dans une chaleur douloureuse..

Pourquoi pas !

Il n'est pas impossible que l'arrosage d'une fleur
Me coûte la tête, ou même que l'éloge funèbre
D'une coccinelle me change en jeune morte
La guerre, elle, prend mon âme par le nez,
La guerre, avec son aile de coccinelle
Se plante dans mon regard, la guerre me donne
La peur des voitures qui ramènent les enfants
Après la fête, la guerre m'interdit de témoigner
Et transforme mon assassinat en djihad
La guerre me vole mon crâne et se moque de moi.

Le jour où je meurs, toutes les oranges, loin de moi,
Sont abandonnées sans soin, toutes les fleurs, loin de moi,
Sont abandonnées, toutes les coccinelles, loin de moi,
Sont abandonnées. La guerre visible

Invisible, la guerre partout, nulle part, la guerre
Se couvre de toutes sortes d'habits, puis
M'assassine, de son gémissement, de ses
Lamentations. Doucement, elle fixe dans mes cheveux
Les barrettes de ma petite fille, la guerre au cœur
De ma frénésie – laver les couvertures – joue
De ses doigts venimeux, avec les cheveux de mon enfant
Et vole les lunettes de mon petit garçon, la guerre,
Elle me coupe la langue et je dois me repentir
De péchés que je n'ai jamais commis. La guerre
Me dirige vers les diseurs de bonne aventure,
La guerre, elle m'ouvre les bras et je me prosterne
Devant son apparition, au loin. La guerre,
Avant que je confie mon âme à ce chuchotement puant,
Me dit : Ne te trompe pas, ne pense pas au paradis,
Tous les jardins, tous les fruits
M'appartiennent.

Toute nue

Je cherche une robe
Pour la remplir de mon corps
Une cascade dorée
Qui tomberait sur mes collines
Vierges

Je cherche une robe
Cousue par les oiseaux
Avec des odeurs de fleurs
Je cherche une robe
Si tendre que manger une glace sur une terrasse
Pour elle n'est pas un péché

J'ai chaud
La sueur tire sous mes bras
Une robe pour me sauver
Pour me libérer
Pour ne pas craindre les injures vomies
Sur mon corps
Une robe pour dire ma vie
Qui n'est pas seulement la côte de l'homme

Je cherche une robe
Qui ne prenne pas ma voix pour un péché
Qui ne m'étrangle pas avec la corde de Zina
Qui ne m'enserme pas dans l'essence
Et le feu qui ne m'assaille pas
Avec les odeurs de la mort

Je blanchis à l'étroit dans la maison
Mon sang gèle
Je cherche une robe
Qui permette le baiser au soleil
Sur mes cheveux libres

Portraits de la ville

Premier portrait

Aux pieds du mont Gwêje, face à la route de Heware
Berze, un tout petit village timide, craintif,
Un châle de boue sur les épaules,
Contemple les bottes gigantesques
Et sans peur de la ville !

Deuxième portrait

Sur la route de Dokan,
Toute une série de magasins,
Face à face, ils affichent tous
Une enseigne de poissons,
Tous, aussi, affichent
Poissonnerie, c'est le nom,
Et, tous, vendent de l'essence !

Troisième portrait

Une enseignante, dans un lycée, à Erbil,
Elle porte un chemisier blanc, une jupe
Trois-quarts bleue et une cravate
Bleue, et une paire de bijoux
Pour les pieds, vingt cinq carats
Aux chevilles

Quatrième portrait

Sur la route de Kirkuk,
En face de l'hôtel Avesta,
Depuis plusieurs années,
Dans la poussière, se cachent
Un certain nombre d'appartements
Et personne ne les a encore vus !

Cinquième portrait

Au cours d'un pique-nique
En famille, une vieille célibataire
Voilée, noue son foulard
Sur ses fesses et sur l'air
De l'érotique *Yâ al-purtuqâla*,
Oh ! L'orange, elle fait danser
Ses cheveux.

Sixième portrait

Un chat blanc, au milieu de la chaussée,
En début de soirée, face aux klaxons
Des voitures, reste figé, à un mètre
Et demi de son copain écrasé
Par les voitures.

Septième portrait

Devant l'Inspection Académique d'Erbil,
Les deux racines pâles d'un arbre abattu
Face à face, amoureuses, sur ce trottoir
Jour et nuit bétonné, tristes,
Contemplant leur pâleur.

Huitième portrait

Devant la foire « New City »
Face à toute cette agitation
Multicolore, une charrette
De fèves nues attend sa chance.

Portrait de Du'a ⁽¹⁾

Une jeune fille amoureuse,
Sous le jet de pierres,
Avant que son crâne n'explode,
De deux doigts, tente, en vain,
Devant les téléphones portables
De cacher sa jupe déchirée..

⁽¹⁾ Du'a (littéralement, « prière »), prénom d'une jeune fille yezidi (groupe religieux minoritaire non musulman), récemment lapidée par les siens pour avoir eu des « relations sexuelles avec un musulman. »

Bêhzad

Kurdistanî, [k]

Né en 1970 à Merîwan, au Kurdistan d'Iran. Études de « santé et environnement » à la Faculté de médecine de Sanandaj. A publié un livre de poésie.

C'est différent

D'accord !

Ici, comme disent les Arabes, c'est le milieu de l'« année de l'éléphant »,
Mais qui dit la vérité ?

Eux ?

L'éléphant, une année ?

L'année, un éléphant ?

Mais peut-être, en dépit d'un « si » ou de l'autre,

Je bois trente whiskey *Elephant blues*

Et je m'habille avec du thé.

Qui sait ?

Frère perdu !

La chemise rayée de la ville,

Et, sur chaque rayure, des boutons, et

La descente, les mille hontes.

– Cet *Ahmad tea* n'éteint pas la soif –

Je le jure, qu'est-ce que ça peut me faire !

Thé s'écrit avec *blues*.

Désormais sur ce que j'ai écrit – vers quelle fin –

Écrivons tous *bibliothèque*, s'il vous plaît ! Montons, c'est par ici !

Mon frère !

La pluie ne dessine pas la rue.

Non, mon Dieu ! Ce qui se mouille ne se nomme pas brique,

Sauf si nous passons par dessus les « si »,

Que nous descendons les mille hontes.

Je marche tous les jours jusqu'à la maison

Sous la pluie.

La maison qui s'écrit, pour nous, sans points et sans « si ».

Aucune différence, si une rue me trempe.

Et c'est quand ?

Sauf si commence une rue pleine de « si »,
Donc à tremper.

- Un soldat ;
Sur le chemin du *blues* et de cet autre.
Je m'y perds.

Se perdre à nouveau toujours c'est une blouse
Soufie sur le cheikh de l'hiver et

Non

Je ne l'écris pas.

D'accord ! Je l'ai écrit ! Je sais !
Se perdre sur ce chemin et que
Le thé soit lui aussi pris au piège des « si »
Dans la chaleur,
On écrit dans un certain état avec le vent,
Sauf si l'été, sans « si », donc.

Non.

Nous ne l'écrivons pas.

Tu es un homme ou un poète ?

Un poète.

Pourtant tu n'es pas un poète des « si ».

Tu lis trente *Elephant* bien *blues*

Jusqu'à

Ne plus reconnaître le thé qui t'habille.

Donc, quelle différence, alors, entre toi et la différence ?

C'est différent, frère.

C'est différent !

Tiens, regarde !

L'automne se renverse dans la cour

Le blues lui-même l'écrit.

Je l'avais dit, non ?

C'est différent

Ou bien, ne pas le faire...

Mais il le fera.

Nezend Begîxanî, [k]

Née en 1966, à Koysenceq. Elle a fait une partie de ses études à la Sorbonne. Militante féministe, elle vit actuellement à Londres. Elle a publié deux livres de poèmes.

Le temps

Je suis née à l'aube
Le soleil m'a offert
Un collier de rayons
Et le fossé du jardin de Geza
Lui une branche d'eau

À midi
Je me suis baignée dans le fleuve de Şaxî Mîşke
J'ai mis un narcisse sauvage
Dans mes cheveux
Du parfum rouge et
Parfumée
J'ai dansé

L'après-midi
Avec celui que j'aime
Je suis allée au bord du Tigre
La passion avec les mots
Sur l'eau nous ont emportés
Vers le pont – le péché

À la nuit
Nous nous sommes retrouvés au bord de l'Océan
Atlantique sur le sable
Nous avons tracé deux tombes
Sur lesquelles
Nous avons inscrit « le temps »

Les lignes de l'amour

1)

Partagée entre les mots et les couleurs
Mes lignes s'incarnent en couleurs
Ma vérité dans les mots

2)

Les doigts des jours
Le noir sur la blancheur
Que dans cet ensemble
La lumière surgisse

3)

Les lignes sont du vent
Avec elles je souffle
Vers toi et c'est
Vers moi-même

4)

Seuls les doigts la couleur
Peuvent tracer une frontière
Entre toi et moi

5)

Avec toi j'étais
Longtemps
Comme avec moi-même

6)

Ensemble l'un dans l'autre
Comme soufis transcendants
Nous descendons
Vers la connaissance l'inconnu

Ici moi ailleurs

Ombre blanche
Entre ici et ailleurs

Mon passé
Installé
Vers l'orient

À l'aube
Ma mère la recouvrait d'un voile de soleil
Elle et les soufis méditaient
Et les mollahs la craignaient

À la nuit
Melik Tawus ⁽¹⁾
Glorieusement la tirait par la main
Vers le dôme de la connaissance
Et au matin les hommes
S'inclinaient devant ses tresses

Elle
Comme Inanna ⁽²⁾
Dans le temple de la pureté
Elle attendait Dumuzid ⁽³⁾

Mon présent
Dans la gorge des soirées de paris
Pâles
S'égare
Derrière le diamant de la logique
Dans une nuit de solitude
Et menace la mort
Et s'accouple avec l'éternité

Mon futur
S'endort
Entre ici et ailleurs
Il rêve l'un et autre

⁽¹⁾ « Ange paon », ange suprême chez les Yezidis, communauté kurde non-musulmane, pratiquant une religion indo-iraniennne très ancienne.

⁽²⁾ Inanna, plus tard Ishtar, déesse de l'amour, de la fertilité et de la guerre chez les Sumériens.

⁽³⁾ Dans la mythologie sumérienne, Dumuzid, le berger-roi, consort d'Inanna.

Kejal Ehmed, [k]

Née en 1965, à Kirkuk. Journaliste.

Elle a publié sept livres de poèmes.

1)

La montagne si orgueilleuse
N'ouvre son cœur à personne
Soutient qu'elle n'a jamais été
Amoureuse Cache ses larmes
Fronce les sourcils Ne ris pas
Mais quand elle explose
Crache toutes ses entrailles
Verse la lave tout autour
C'est ce que dit le volcan

2)

Au début le peuple la révolution
Ils ont connu un garçon amoureux
Une fille amoureuse À l'aube
De leurs fiançailles Le garçon
Et le torrent des mensonges
La fille écoute Fait des rêves
Roses Plus tard la révolution
Et le peuple sont toujours
Le même garçon la même fille
Mariés Commence alors
Le temps des infidélités
Des disputes des divorces
C'est ce que disent
Les partis politiques

Ferhad Pîrbal, [k]

Né en 1961, à Erbil, où il demeure. Il a fait une partie de ses études à Paris. Critique littéraire, il enseigne l'esthétique à l'Université Selaheddîn d'Erbil. Personnalité marquante de la vie culturelle et intellectuelle du Kurdistan d'Irak, il a publié de nombreux livres (poèmes, romans, pièces de théâtre, essais...).

Quarante quatre définitions de l'exil (extraits)

- 1) Un tourbillon t'emporte.
- 2) Un enfant de neuf ans entre dans un bazar et ne comprend la langue ni des personnes ni des objets.
- 3) L'enfer.
- 4) *Métamorphose.*
- 5) Contraint de se prendre pour un autre.
- 6) Le cœur infatigable de la création.
- 7) L'indignité, les yeux baissés, le sentiment d'infériorité.
- 8) L'indigne indignité, les yeux bas baissés, le sentiment inférieur de l'infériorité.
- 9) La nostalgie des voisins.
- 10) Délaissé, sans le sou, à Campo Santa Margarita, une soudaine envie de pleurer.
- / (...)
- 12) D'Irak, fuir à pied jusqu'en Chine.
- 13) Treize coups de couteau à une femme danoise : elle t'a quitté.
- 14) Solitude, solitude, solitude...
- 15) À minuit, embrasser un arbre isolé sur le bord de la route.

- 16) Vieillir.
- 17) Ne pas oser regarder dans les yeux un petit vaurien allemand.
- 18) Acheter à moitié prix à un réfugié libanais un manteau volé.
- 19) À Copenhague, dire à une vieille Polonaise décrépite et divorcée :
« Je suis très heureux de vous connaître, Madame ».
- 20) À Stockholm, prendre le train pour la Hongrie, à la poursuite d'une acrobate tzigane, ne pas y trouver son adresse, faire demi-tour.
- 21) La nuit, te réveiller en sursaut, et pleurer sur ta mère !
- 22) La maladie d'attendre, perpétuelle, attendre, attendre, une lettre.
L'envie toujours d'écrire, toujours, toujours, une lettre.
- 23) Traverser à pieds la frontière, de l'Allemagne vers la Hollande, ou de la Pologne vers la Suède, dans un rêve, là-bas, d'accueil et de bonheur.
- 24) L'angoisse du dimanche soir : aller ou ne pas aller s'asseoir dans un bar.
- 25) Être jaloux d'un chien norvégien.
- 26) Se jeter sous une rame de métro, à Stockholm, et en sortir indemne.
- 27) « Porc noiraud ».
- (...)
- 35) À Paris, une vieille Juive portugaise te prend en pitié et te dit :
Pourquoi ne pas rentrer dans ton pays, mon fils ?
- (....)
- 38) Ne pas parler kurde pendant dix-huit mois.
- 39) À Londres, se jeter du onzième étage d'un immeuble.
- (...)
- 42) Embrasser un arbre, le prendre pour ta fiancée.
- (...)
- 44) Enivré de haschich, jurer sur les quarante-quatre prophètes que tu es
le quarante-cinquième.

À côté de la vie ***À côté du fédéralisme***

À côté d'une rivière nue, sinueuse,
Près du Ministère des Droits de l'Homme,
Au bord d'une généreuse source de pétrole,
Quelques mètres après la mosquée, en face d'une autre mosquée,
Dans les bureaux du Directeur de la Reconstruction,
Dans l'ombre orange d'arbres bien reflouris,
Sous un ciel très tendre,
En face du Centre d'Évaluation de la Société Civile et de la Démocratie,
Devant le Ministère de l'Écologie
Au-delà des baisers,
Près des lèvres,
Proche des pommes...
La famine, les chômeurs, les exilés, l'inégalité, la violence..

Un mince violet jauni

Le ciel de Paris, pluvieux, agité.

Les bruits que font les hommes
Font gonfler les étoiles.
Les oiseaux ne savent plus lire la terre.
C'est ainsi :

À Montmartre,
Sur la colline peuplée de toutes couleurs,
Plus de 233 peintres grecs, coréens, arabes, persans, kurdes, chinois,
Singapouriens, indiens, arméniens
Dans la sueur, essayent de l'emporter
Pour 150 francs en plus.

À Barbès,
Devant le bazar bruyant de Tati,
Des femmes marocaines, algériennes, un enfant dans les bras
S'agitent pour les maris et achètent à bas prix
Chez les réfugiés sri-lankais, libanais,
Des culottes et des maillots volés.

Sur les Champs-Élysées,
Dans un cabaret aux seins nus, près de Jean-Paul Belmondo,
Un Saoudien en cavale et un Chrétien syrien,
Se mettent d'accord pour exporter du Coca-cola
Vers Athènes.

Place d'Italie,
Au bistrot, près du siège du P.D.K. d'Iran,⁽¹⁾
Un terroriste guette
La sortie du chef d'un quelconque parti d'opposition.

Au Quartier latin,
Dans les restaurants musulmans,
Le porc tourne au feu, sur les broches
Au dehors, une peuplade de mangeurs de frites
Déambule, surveillée par les autres
Qui ont faim.

Place du Châtelet,
Devant le Théâtre Royal,
Un violoniste expose son instrument, sur le sol,
Pour que les robes majestueuses et les cravates avides
De Quatre Saisons lui fassent l'aumône.

Rue La Fayette,
Dans un restaurant chinois,
Les quatre ambassadeurs, l'Irakien, l'Iranien, le Turc, le Syrien,
Autour d'une table,
Trament, dans un murmure,
L'assassinat d'un papillon.

Au Trocadéro,
Jacques Brel, l'amoureux,
Au milieu d'un essaim de jolies filles,
Sanglote « Ne me quitte pas ».

Et dans la rue Tournefort
Au numéro 141,
Chambre 14,
Un homme,
Assis
Devant la fenêtre
De sa chambre
Lit le journal
Et pleure.

Le ciel de Paris, pluvieux, agité.

⁽¹⁾ PDK, Parti Démocratique du Kurdistan

Pour August Strindberg

August Strindberg, excédé, quitte Stockholm sept fois pour Paris :
Une première fois, en colère contre sa mère,
Une deuxième fois, fâché, contre sa première femme,
Une troisième fois, contre sa deuxième femme,
Une quatrième fois, à nouveau, contre sa deuxième femme,
Une cinquième fois, contre sa troisième femme,
Une sixième fois contre sa troisième belle-mère,
La septième fois, il part pour Paris
Pour écrire un livre : Inferno...

Ehmed Mela, [k]

Né en 1959, à Kirkuk. Poète et traducteur (notamment de Baudelaire et de Rimbaud, en kurde). Long exil en Suisse et en France. Vit actuellement en Espagne.

Fissures de l'eau Fissures du miroir

1)

Les poussières de l'aube s'enivrent
Poussières des voyageurs
Collées dans le corps même des herbes

2)

Perles des corps
Goutte à goutte Lectures
Des fatigues de la plaine

3)

Une pierre étrangère
Écartée
Illettrée

4)

Deux flocons de neige, sans mémoire,
Sur le devant d'un papyrus
S'endorment et fondent

5)

Au bord de certains poèmes
J'ai mesuré la nuit blanche
Une grappe de nuit s'est épanouie

6)

J'ai bu le doute, il est amer,
J'ai vu la raison glacée
J'ai vu la question tourbillonnante,
L'âge décontracté – un piège

7)

Hier au soir, j'ai interrogé une pierre
Une fleur m'a répondu

8)

Toujours près d'une femme
La mémoire d'une autre femme
Toujours au bord de l'eau
La mémoire de la terre

9)

Demain je dois aller au cœur de l'obscurité
Demander une fois encore au silence
Pourquoi il demeure la plus grande fleur épanouie

10)

J'ai vu la voûte de la mosquée toute rose
La cloche de l'église inutilisée
Les fleurs qui brûlent sur les tapis
Et les taches sur le chapelet des eaux

11)

Le mot siffle dans mon corps
- Un sang amer
La phrase siffle dans un corps vide.

Celal Berzincî, [k]

Né en 1955, à Erbil. Journaliste. Il vit au Canada. Il a publié trois livres de poèmes.

C'est la guerre, elle rend sévère mon premier matin
C'est la guerre, elle jette mes livres à la mer
Elle me laisse l'exil,
Un tas d'exils.

C'est la guerre, elle détruit mes jouets du soir,
C'est la guerre, elle m'éloigne des fleurs de Germian.
C'est la guerre, toujours ce poids sur ma poitrine,
Me dirige vers les virages sur le chemin.

C'est la guerre, c'est elle, elle me rend inutile.

La guerre, solitaire et qui laisse
Des cicatrices sur tous,
La guerre, une, la guerre,
Morte, entre l'être et le néant.
La guerre, l'accumulation des idioties,
La guerre, ce fléau des idéologies.

Et, entre deux guerres,
Se trouve la rose stérile.

Entre deux rêves,
Se trouve le cauchemar.
Et depuis que je vis,
On me pousse vers des barbelés,
Puis on ferme les portes.

Depuis que je vis,
On me jette dans les bras
Inquiets d'un cessez-le-feu.
Je suis cette armée défaite
Dans les ruines ou encore
Un autre outil pour de nouveaux
Champs de bataille.

J'en ai assez de ces guerres,
Jamais ne vient le soir
Où je jette mon fusil et
Secoue la poussière de mon corps ;

Je m'avance, calme, tranquille,
Pour retrouver mon lit
Pour dormir sans être réveillé
Par l'aube nouvelle
D'une nouvelle guerre.

J'en ai assez des guerres,
Depuis que je vis, je quitte
Une guerre pour une autre.

Refîq Sabir, [k]

Né en 1950, à Silêmanî, où il dirige le Centre d'Études Kurdes. Études à Bagdad puis à Prague. Il a publié huit livres de poèmes. Il est le rédacteur en chef de la revue « Rabûn ».

Démunis

Le moment : l'aube, ou lorsque l'obscurité brille.
L'espace : la porte interdite de ta demeure.
Je sais Il n'y a plus d'autre temps
Que celui-ci Plus d'autre espace
Que celui-ci

Moi L'égaré pendant que ma propre
Mort me sert de guide
Moi Le mendiant

Je déploie mon tapis de prière devant ta porte
J'appelle tes mains
Et les choses disparues
Et les heures soudain perdues

J'appelle la lumière la liberté
J'appelle les mots qui jamais
Ne sont au rendez-vous

Vision

La lumière sur tes paupières L'avenir
Entre tes mains et la nuit cette tente
Noire abandonnée Et grâce
À ton amour de nouveau habitable

Mes bras étendus Sous leur brillant
Je sens la nuit Je sens le pétale d'une rose
Qui semble attendre quelque chose
Je sens la brume des forêts et les vagues
Qui suppriment tous les vents de la terre

L'espace dans tes yeux Un miroir
Les questions n'en finissent pas
Et le temps n'est qu'un écho

Je prévois l'avenir
Je vois ma vie Je vois ma mort

La lumière sur tes paupières
La vie entre tes mains

Sous la pluie

Tu déploies ton ombre sous la pluie
Et les mots qu'elle récite récitent le tonnerre
La pluie nettoie le corps de ses obscurités
La nuit est un miroir et la peur
Soudain humide sur ton visage
Un mystère pour l'éclaircir et
Une étoile s'endort sous tes doigts

Șerko Bêkes, [k]

Né en 1941, à Silêmanî, où il vit et dirige le Centre Culturel et la maison d'édition Sardam. Très nombreuses publications. Un recueil publié en France (Les petits miroirs).

La clef

Aux confins
De l'Univers
Un drame et une clef se perd
Personne ne part à sa recherche
Et les portes de la ville
Sont forcées

Bracelet

À mon premier regard
Sur la première nuit
Ma pensée glisse soudain vers le lac
Et revient de cet imperceptible
Glissement avec un bracelet
Une rosée pour entourer ainsi
Tes hanches

Recueillement

Quand ma tristesse disparaît
L'oiseau se recueille près des yeux
Dans le poème et sur l'instant
Dans l'exil du silence
Je suis cet Univers
Où l'océan la tempête
Le tonnerre s'endorment

L'infini

J'écoute la montagne
Elle me parle de l'océan
Et l'océan raconte
L'histoire de la plaine
La nature met en scène
La légende de l'homme
Et quand j'écoute la terre
Elle me parle de l'Univers
Les mystères me bercent
Ils m'endorment Je suis l'enfant
Quand toucher enfin
Aux frontières de l'inconnu ?

Image

Je dessine un oiseau
D'un mot je fais la tête
Le bec de la pointe du pinceau
Le corps d'une motte de terre
Le cou d'un arc Le coeur
D'un noyau d'olive La queue
D'une herbe mais il ne volera pas
Je dois d'abord dessiner les ailes
Avec la plume de Van Gogh

Amr Ahmed, [k]

Aperçu général de la littérature kurde

Poésie orale, poésie écrite

Comme la plupart des littératures de la région, la littérature kurde a essentiellement consisté, jusqu'à une époque récente, en poésie. Mais contrairement à l'arabe, au persan et plus tard au turc, la poésie kurde a longtemps conservé un caractère de composition et de transmission oral. Les plus anciens textes écrits qui nous soient parvenus datent de la période islamique.

Par ailleurs, on distingue l'évolution de la littérature kurde selon la langue de composition : le kurmancî et le soranî bien sûr, mais aussi le goranî, dont la contribution à l'histoire littéraire apparaît remarquable au regard du nombre de ses locuteurs.

La poésie goranî

Si l'on admet que la production goranî fait partie intégrante de la littérature kurde, les premiers écrits poétiques kurdes remonteraient au X^e siècle de notre ère. Il s'agit des chants sacrés des Kurdes Yarsan, communauté religieuse caractérisée par la croyance en la métempsychose. Ces poèmes, qui s'échelonnent du X^e au XVI^e siècle, sont fortement marqués par la forme de la poésie populaire et sa métrique syllabique. Pouvant comprendre quelques dizaines de vers chacun, ils se présentent dans la forme de décasyllabes césurés 5//5 dont les hémistiches riment entre eux. De caractère rituel, ils chantent la création du monde, l'histoire religieuse et la profession de foi Yarsan. Ils sont pour la plupart rassemblés dans des recueils appelés *Defter* (littéralement : « cahier »), et attribués à des figures saintes, comme Pîr Şalyar, Şah Xoşin ou Sultan Sehak. Le reste de la poésie goranî, aussi bien épique que panégyrique, présente les mêmes caractéristiques formelles. Les poèmes apologétiques de Mela Perêşan (1356-1421) en sont les plus anciens exemples. On doit par ailleurs à Xanay Qubadî (1704-1778) la version goranî de la romance *Khosrow va Şirin* du poète persan Nezâmi. Dans son préambule, il justifie ainsi l'adaptation en kurde :

Raste muwaçan farsî Şekeren

Kurdî ce farsî bel Şîrînteren

Certes, on dit du persan que c'est une langue très douce Mais le kurde est plus doux encore que le persan.

Mewlewî (1806-1882), dont l'œuvre est fortement empreinte de mystique soufie, compte parmi les plus célèbres représentants de cette poésie au XIX^e siècle.

La poésie kurmancî

Les premiers textes poétiques en kurmancî datent du XVI^e siècle. Le poète lyrique Eli Herîrî (1530-1600) est considéré comme le pionnier de la littérature kurmancî. Il compte, avec Melayê Cizîrî (1567-1640), dit « Melê », et Ehmedê Xanî (1650-1707), parmi les grands classiques. Premier poète à avoir mentionné le nom du Kurdistan dans ses vers, Cizîrî est connu pour avoir porté à leur sommet le *ghazal* (pièce lyrique) et la *qasida* (ode) kurdes. Ces formes d'ascendance arabo-persane sont fondées sur la métrique quantitative savante, appelée *'aruz*. Empreinte de mysticisme et de philosophie, l'œuvre de Cizîrî témoigne au demeurant de l'influence directe de la tradition persane, notamment de Hâfez. Il ne s'en estime pas moins digne, dans une émulation littéraire conventionnelle, de rivaliser avec le grand poète persan :

Ger lo'lo'ê mensur ji nezmê tu dixazî Wer Şê'rê melê bîn te bi şirazî çî hacet

Si tu cherches des vers tout brodés de perles Viens voir la poésie de Melê,
tu n'as nul besoin du poète de Chiraz !

S'il composa lui aussi des *ghazal* et des *qasida*, le plus célèbre des poètes classiques, Ehmedê Xanî, doit surtout sa renommée à sa romance en vers, *Mem u zîn*. Inspirée d'une épopée populaire anonyme, *Memê Alan*, cet équivalent kurde de *Tristan et Yseult* relate les amours impossibles de deux jeunes gens qui ne trouveront d'issue que dans la mort. Le poème est composé dans la forme d'un *masnavi*, succession de distiques rimés sur un mètre quantitatif caractéristique de l'épopée classique. La dimension épique de l'œuvre est d'ailleurs affirmée dans le préambule, à teneur fortement politique. L'ouvrage, déclare le poète, aurait été composé pour doter le peuple kurde du chef-d'œuvre qui lui faisait défaut pour s'affirmer au rang des grandes nations de culture.

La poésie soranî

Plus tardive que ses consoeurs, la poésie écrite en soranî a fait preuve, dès ses débuts, d'une extraordinaire vitalité. Elle émergea au XIX^e siècle sous l'impulsion de la dynastie Baban qui gouvernait depuis la ville de Silêmanî, capitale de la principauté. Nalî (1800-1856), Salim (1805-1869) et Kurdî (1812-1850) contribuèrent à définir les contours de cette nouvelle langue poétique. Adoptant à leur tour les règles prosodiques arabo-persanes, ils développèrent une poésie principalement lyrique et panégyrique dans la grande tradition du *ghazal* et de la *qasida*. Avec Mehwi (1830-1906), la poésie kurde se dota en outre de l'un de ses plus grands mystiques. Les poètes du soranî sont légion. On date de la seconde moitié du XIX^e siècle le début de l'époque dite néoclassique, qui marque l'apparition de préoccupations et de thèmes nouveaux dans des formes poétiques anciennes. Şex Rezay Talebanî (1837-1910), Hacî Qadirî Koyî (1816-1897) et Pîremêrd (1867-1950) en furent les principaux acteurs. Şex Reza fut un poète de *ghazal* et de *qasida*, mais il introduisit surtout la satire dans la poésie kurde, pratiquant une langue crue jusqu'alors inédite. Quant à Hacî Qadir et Pîremêrd, ils ouvrirent

le champ littéraire à la critique sociale. Ce faisant, ils annonçaient un tournant décisif dans la poésie à venir, qui se ferait désormais l'écho des luttes patriotiques, de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle.

La littérature moderne

Les poésies classique et néoclassique avaient en commun un certain nombre de traits formels qui demeurèrent longtemps incontestés : isométrie, rimes régulières et pratique de formes poétiques ancestrales. La principale ligne de partage distinguait la poésie goranî, fidèle aux mètres syllabiques des chants populaires, des poésies kurmancî et soranî, qui avaient adopté la métrique quantitative savante arabo-persane, avec ses formes fixes et ses conventions rhétoriques. Les frontières allaient être déplacées et les distinctions brouillées à l'époque moderne.

Au tournant du siècle, la vague de modernisation partie d'Europe atteignit la poésie kurde par l'intermédiaire, tout d'abord, de la littérature turque. Suivant la voie frayée par les poètes réformateurs turcs, Feramerz (Reşid Necib) (1906-1968), Nûri Şex Salih (1896-1958), Qedrî Can (1911-1972) et Ebdulla Goran (1904-1962) rompirent avec les anciens canons et entreprirent de rénover la poésie kurde. C'est Goran qui mena le projet à son terme. Travaillant dans le cadre de la poésie soranî, il délaissa peu à peu la métrique quantitative au profit des mètres kurdes syllabiques, qu'il bouscula à leur tour en recourant à l'anisométrie et à la rime sporadique. Auteur d'une œuvre patriotique militante, il compléta sa réforme de la prosodie par une modernisation de son langage poétique. En rejetant les coquetteries rhétoriques et le recours massif aux mots d'emprunt arabes et persans, Goran rapprocha la langue de ses poèmes de la langue kurde vivante. La poésie de Goran et de sa génération servit de modèle à leurs jeunes contemporains, qui insufflèrent un nouvel élan à la modernisation littéraire. Les années 1970 furent marquées par deux groupes, *Ruwange* (perspective) et *Kifri-Kerkûk* (Kirfi et Kirkuk), qui approfondirent chacun à leur manière la rénovation de la poésie kurde en s'inspirant des tendances européennes découvertes à travers la poésie arabe moderne.

Le vingtième siècle fut aussi celui de l'émergence de la prose moderne. Comme dans les autres langues de la région, la prose littéraire kurde est bien plus tardive que la poésie. Les quarante contes populaires rédigés par Mela Mehmûd Bazîdî dans la seconde moitié du XIX^e siècle constituent les premiers textes narratifs kurdes en prose. Mais le roman et la nouvelle, tout comme le théâtre, n'apparurent qu'au XX^e siècle, produits de la vague d'influence occidentale qui toucha tous les aspects de la vie littéraire et culturelle au Moyen-Orient. Le développement de la prose moderne bénéficia aussi de l'assistance d'un allié de poids dans la toute nouvelle presse en langue kurde. Ainsi, la première pièce de théâtre en kurmancî, *Memê Alan* d'Ebdulrehîm Rehmî Hekarî, fut publiée en 1919 dans la revue *Jîn*, à Istanbul. Cemîl Sayîb composa pour sa part en soranî la première nouvelle kurde, *Le xewma* (dans mon rêve), qui parut en 1925 dans le journal *Jîyanewe* à Silêmanî. L'année d'après, les premiers recueils de nouvelles d'Îsa Elî et de Husên Huznî Mukriyani firent l'objet d'une édition séparée.

Quant aux premiers romans kurdes, ils remontent aux années 1930, avec *Şivanê kurd* (le berger kurde) et *Reben* (misérable) d'Erebê Şemo (1895-1978). Les années 1940 marquèrent ensuite le développement des récits à visée sociale, aux prises avec les enjeux de la nouvelle société kurde. De nos jours, la prose narrative occupe une place aussi importante que la poésie sur la scène littéraire kurde.

La production littéraire est plus vivace aujourd'hui que jamais auparavant, notamment au Kurdistan d'Irak, où les auteurs rencontrent non seulement un public avide de nouveautés, mais aussi les infrastructures nécessaires à la production et à la diffusion de livres. La poésie demeure très populaire et fait l'objet de manifestations régulières, tant dans le cadre des « maisons des écrivains » qui prospèrent en contexte urbain, qu'à l'occasion de festivals annuels comme le festival international Gelawêj de Silêmanî. Les grandes villes comptent chacune plusieurs maisons d'édition importantes, qui encouragent aussi bien la nouvelle littérature kurde que la traduction d'ouvrages étrangers. Quant aux réseaux de diffusion traditionnels que sont les librairies et les bibliothèques, ils trouvent un relais précieux dans l'Internet, qui seul permet d'atteindre la diaspora et ceux des Kurdes qui, interdits de publication dans leur langue par leur pays de résidence, n'auraient pas autrement accès à leur littérature.

Beyar Mistefa

Sêvdîn, [k]

Le Kurdistan, aperçu historique

Le Kurdistan, littéralement, « pays des kurdes », abrite l'un des plus anciens peuples du Moyen-Orient. Territoire de montagnes et de hauts plateaux, il s'étend, sur plus de 350 000 km², du plateau anatolien et du mont Ararat en Arménie au nord jusqu'au bas de la chaîne irano-irakienne du Zagros au sud et en Syrie à l'ouest. Le pétrole et le gaz sont les principales ressources naturelles. Le peuple kurde se rattache aux peuples indo-européens. On le trouve établi au carrefour de la Perse et de la Mésopotamie depuis l'antiquité. Mais les opinions divergent quant à ses origines. Selon une hypothèse largement répandue, les Kurdes seraient les descendants des Mèdes, qui fondèrent leur empire au VII^e siècle avant l'ère commune, et tombèrent ensuite sous le joug de leurs voisins et rivaux, les Perses Achéménides. L'histoire médiévale est mieux documentée. Dans la seconde moitié du VII^e siècle, les Kurdes, sujets de l'empire Sassanide, furent confrontés aux invasions arabes. Ils embrassèrent alors l'Islam dans leur grande majorité. Dans les siècles qui suivirent, plusieurs chefs militaires kurdes (dont Saladin, le principal adversaire des Croisés au XII^e siècle) fondèrent des dynasties locales. Étendue verdoyante en bordure de désert, le territoire kurde fit l'objet d'une série d'invasions, du XIII^e au XV^e siècle. Dévasté par les Mongols puis par les Turcs, il se retrouva coupé en deux entre les empires Ottoman et Safavide au début du XVI^e siècle.

L'éveil de la conscience nationale kurde se laisse dater de l'insurrection contre les souverains Ottomans et Qadjars, à la fin du XIX^e siècle. Le soulèvement fut violemment maté. À l'heure de la révolution constitutionnaliste de 1908, on retrouve les Kurdes aux côtés du Comité Union et Progrès, le parti des Jeunes Turcs. Mais une fois le sultan déposé, le nationalisme des vainqueurs se radicalisa, et les révolutionnaires embrassèrent le panturquisme.

Défait aux côtés des Empires centraux à l'issue de la Première Guerre mondiale, l'Empire ottoman fut démantelé par le traité de Sévres en 1920. Outre une République indépendante d'Arménie, le traité prévoyait la création, au sud-est de l'Anatolie, d'un « territoire autonome des Kurdes ». Mais des rivalités entre les alliés et l'insoumission du mouvement national d'Atatürk firent obstacle à la ratification du traité. En 1923, le traité de Lausanne qui le remplaçait reconnaissait la légitimité du gouvernement d'Atatürk, basé à Ankara, et anéantissait tout espoir d'autonomie pour les Kurdes. La partie ottomane du Kurdistan se trouvait derechef divisée entre trois nouveaux États : la Turquie, l'Irak (sous mandat britannique) et la Syrie (sous mandat français). La question kurde devenait, pour chacun de ces jeunes États, une affaire de politique intérieure.

En Turquie

La République kémaliste définit les Kurdes comme « des Turcs des montagnes qui ont oublié leur langue maternelle ». Une politique d'assimilation est amorcée : déplacements de population, expropriations, acculturation. Leurs terres sont confisquées aux villageois kurdes, envoyés peupler les plaines d'Anatolie centrale. L'usage de toute langue autre que le turc est strictement prohibé. Les insurrections de 1925 et 1937 sont écrasées. Le Kurdistan est déclaré zone militarisée et interdite aux étrangers. Dans ce contexte, le Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK) voit le jour en 1978. Une guérilla bien organisée qui n'a de cesse de mener depuis une lutte armée contre l'État turc pour l'indépendance du Kurdistan.

Depuis quelques années, l'espoir d'une adhésion à l'Union Européenne a conduit les responsables du pays à entreprendre toute une série de réformes politiques, économiques, sociales et culturelles. Les sanctions sur la pratique de la langue kurde ont été levées. L'enseignement du kurde est désormais autorisé, dans un cadre privé, et une chaîne de télédiffusion d'État en langue kurde a même été lancée. Mais la question kurde est encore loin d'être résolue. Son règlement étant un préalable à l'entrée de la Turquie dans l'UE, l'intégration ne semble pas susceptible de se réaliser dans un avenir proche.

En Irak

Dès 1916, le partage de l'ancien Empire ottoman était décidé, en secret, entre les Alliés (accords Sykes-Picot). Les Anglais rattachèrent bientôt le vilayet (gouvernorat) de Mossoul aux vilayets de Bagdad et de Bassora pour « réunir deux champs pétrolifères éloignés ». En 1921, un émir arabe, Faysal, fut installé sur le trône d'Irak, provoquant une vive réaction de la part des Kurdes. En 1958, le coup d'État antimonarchique du général Qasim, soutenu par les Kurdes, et l'instauration de la République d'Irak, ravivèrent tous les espoirs d'égalitarisme. En vain. Mela Mistefa Barzani prit alors la tête de la Révolution dite « du 11 septembre 1961 », sous le mot d'ordre : « autonomie pour le Kurdistan, démocratie pour l'Irak ». Le mouvement persista jusqu'en 1968, année de l'arrivée au pouvoir des Baasistes. En 1970, les Kurdes concluaient un accord d'autonomie avec le nouveau régime. Durant les quatre années qui suivirent, les Baasistes renforcèrent leur puissance militaire. Ils cédèrent à l'Iran la moitié du Shatt-al-Arab (delta du Tigre et de l'Euphrate) en contrepartie de la cessation du soutien aux Kurdes. La signature des accords d'Alger en 1975 mettait fin à l'autonomie des Kurdes en Irak. Ces derniers reprirent la lutte armée les huit ans que dura la guerre Iran-Irak (1980-1988).

Vers la fin de la guerre, les forces militaires irakiennes, à bout de souffle, bombardèrent à l'arme chimique la petite ville kurde de Halabja ; en quelques minutes, plus de 5 000 civils trouvèrent la mort. Après l'arrêt des hostilités entre l'Irak et l'Iran, un véritable génocide (« *Anfal* ») des Kurdes allait être programmé par Saddam Hussein. L'armée baasiste détruisit plus de 4 000 villages et déporta plus de 100 000 Kurdes dans les déserts du sud du pays. Sur la scène internationale, le génocide fut passé sous silence. L'invasion du

Koweït par l'Irak en 1990 et le déclenchement de la seconde guerre du Golfe donnèrent aux Kurdes, comme aux Shiïtes du sud du pays, une occasion de se soulever contre le pouvoir baasiste. Les peshmerga (combattants kurdes) libèrent alors l'essentiel de leur territoire du contrôle de Bagdad. Mais après son échec au Koweït, l'armée irakienne engagea une opération de répression et de reprise des régions libérées. Pour protéger les civils, le Conseil de sécurité des Nations Unies vota, à l'initiative de la France, la résolution 688 : une zone d'interdiction aérienne était décrétée sur trois départements kurdes du nord de l'Irak (la moitié seulement du territoire kurde du pays). Le 19 mai 1992, des élections parlementaires furent organisées dans ces départements et un gouvernement régional fut mis en place par les Kurdes. La région subissait alors un double embargo, celui que l'ONU imposait à l'ensemble de l'Irak et celui que l'État irakien infligeait à la région autonome. À cette situation difficile s'ajouta, à partir de 1994, une guerre fratricide opposant les deux principales factions kurdes, le PDK (Parti Démocratique du Kurdistan) et l'UPK (Union Patriotique du Kurdistan). L'arrêt des hostilités inter-kurdes en 1998 et, plus encore, la déposition du régime de Saddam Hussein en 2003, bouleversèrent le paysage politique de l'Irak. Régi par sa nouvelle constitution, l'Irak devenait un état fédéral et le Kurdistan irakien, libéré *de facto* depuis 1991, était reconnu comme région autonome à part entière. Mais à ce jour, les rivalités interethniques font encore obstacle au rattachement à la région autonome du reste du territoire kurde, demeuré jusqu'en 2003 sous l'autorité du régime baasiste. Il s'agit en particulier des régions de Kirkuk et de Mossoul, régions riches en pétrole qui furent sujettes plusieurs décennies durant à de vastes campagnes d'expropriation des kurdes et d'arabisation par le pouvoir central, en raison de leur importance économique. Le référendum prévu en 2007 pour définir le sort de ces régions n'a jamais vu le jour.

En Iran

Dans l'Iran centralisé de l'après-guerre, il ne subsistait pas une seule principauté kurde autonome. Plusieurs soulèvements furent matés par Téhéran. En 1946, les Kurdes profitèrent de la tutelle soviétique sur le nord du pays pour instaurer la significative mais éphémère « République du Kurdistan » de Qazî Muhammad. Mais la jeune République ne résista pas au retrait des troupes soviétiques hors d'Iran, moins d'un an après sa proclamation. Ses dirigeants furent tous exécutés par l'armée iranienne. Pensant contribuer à l'avènement d'une entité politique kurde autonome au sein d'un état démocratique, les Kurdes prirent une part active dans la Révolution de 1979. Leurs espoirs s'effondrèrent à la proclamation de la République islamique. Les régions libérées par les Kurdes furent reprises les unes après les autres par les « Gardiens de la Révolution ». Après des années de lutte contre le régime du Shah, les années 1980 virent la reprise du conflit armé, cette fois contre la République des mollahs. Le Kurdistan d'Iran, particulièrement exposé aux bombardements chimiques durant la guerre Iran-Irak, fut aussi l'un des principaux champs de bataille de ce conflit. Aujourd'hui, le Kurdistan d'Iran est l'une des régions du pays les plus privées de droits. L'enseignement et l'édition en langue kurde restent interdits, et les arrestations arbitraires sont monnaie courante.

En Syrie

Parenthèse dans l'histoire du pays, les années de mandat français, de 1919 à 1945, furent la seule période de prospérité pour les Kurdes de Syrie. Avec la montée du nationalisme arabe, la création de l'union syro-égyptienne et l'arrivée au pouvoir du parti Baas, la situation bascula. 120 000 Kurdes furent déchus de leur nationalité syrienne, réduits au rang d'apatrides sur leur propre territoire. Des déplacements de population furent entrepris en vue d'arabiser les régions kurdes. On alla même jusqu'à imposer aux Kurdes de porter un nom arabe. Dans les années 1980, seule la production et la diffusion de musique kurde était autorisée par l'État syrien. La répression n'a pas molli depuis.

Dans les anciennes Républiques soviétiques

Aujourd'hui encore, près d'un demi million de Kurdes vivent dans les anciennes Républiques soviétiques comme l'Arménie, l'Azerbaïdjan, la Géorgie et les autres. Comme de nombreux peuples de l'Union Soviétique, les Kurdes furent victimes des répressions staliniennes. Et depuis la chute de l'URSS et la montée des nationalismes, les droits des Kurdes sont souvent bafoués dans les Républiques indépendantes. Surtout, le conflit qui oppose l'Arménie et l'Azerbaïdjan a abouti à la destruction totale de ce que l'on appelait jadis « le Kurdistan rouge », et provoqué le départ de près de 150 000 Kurdes.

La « question kurde », d'où qu'on l'envisage, est encore loin d'être de l'histoire.

Thierry Clermont,

[apoe]

L'Attendrissoire (poèmes pour soprano)

à la femme-qui.

À l'éveil
la voix a descendu.
Elle s'aggrave.
Elle exprime un muscle.
Les voyelles sont en rond.

Se mettre aux voix
comme on va
se mettre aux anges.
En force de l'âme.
En crue.

La voix s'expose
s'exhibe s'obscène.
La voix fait voir désir.
Le comble.
Les sons émis mouillés.

Faire que la voix
dans son chant
n'oppose plus
la pudeur
aux plaisirs.

Entretenir
préparer la voix
pour qu'elle en
devienne verticale
au corps
jusqu'au ventre :
intonations vocalises.
Prise de rôle.
Alors la voix s'apprête.
La soprano est seule.

Chaque fois
qu'elle chante
la soprano déterminera
sa voix :
nuptiale
conjugale
adultère
ou virginale.

Le rêve absolu
de la soprano
c'est le rapt de sa voix.
Devant celui du corps.
La vitalité
accrue dans
la cabalette.

La voix dans l'erreur
où le piano la force.
Au chant la bouche
n'est plus trou.
A l'abandon d'amour
le chant n'a pas eu lieu.
Soit.

L'issue de la voix ?
Le chant on en
maudit la cause.
La voix qui peut
vous y plaire
plus sauvage encore.
Frêle persuadée
dans le sombre
des plus jolis jours.
La voix la plus heureuse
l'y fera. En cette guise.

Il existe
une misère
latine de la voix.
Quand le chant
s'approche du deuil.
Quand le chant
va à dérive.

Rien de plus
qu'un air prié
contre la soprano.
À faire battre son ventre
en son sexe.
De refus gagné
en dehors de lui.
Ses trémulations.

La voix a ses triomphes.
Percent l'ampleur de
la nuit.
Le trop du chant
n'est jamais assez.
Assez de gorge vibrée.
Assez d'exsultate
au comblé des sens. *Jubilate.*

Par un matin
dans Séville de clarté
près des remparts
le chant raffolé
rendu à l'écoute.
Sa tragédie toujours présente.
La soprano lui dit au vif :
C'en est fini. Le vif du cœur.

Les pleurs déterminés
en lieu et place
de la jouissance
en cris râlés pâmés gémis.
Cette voix d'yeux
de femme qui
se dresse au soudain.
Fort sublime.
Où rien n'expire.
Sujette à l'erreur
la voix s'erre.
La soprano en rebrousse.
Lyrique léger.

*J'apaise le nocturne des draps
doux si doux. Engloutie
dépareillée ostensible.
Quand viendra la clarté
soudaine basse.
Mon issue obscure indicible.
La continence de mes chairs
en cette croissance.
Le désir du leurre m'en obsède.
J'énonce et définis
l'évidence passive entre ses bras
contre leur force d'homme
dévoratrice. Fellatrice.*

La soprano
d'une volupté lente
et paniquée s'interdit
jusqu'aux *lacrimosas*.
Le dire avec toute la peau
du risque.

Le chant comme refuge.
Loin des domiciles.
De l'Attendrissoire
ou d'ailleurs.
La face devant
aux miroirs.
Hors pupitre :
le juste exercice.

Au revers des chants.
Dans le creux des chants :
quelque chose devient familier
au corps en vibrant.
A trembler la gorge. Vif.
Alors rends-toi
accueillante. Ecartée.
Agitée. Sémillante.
Puis disparue.

C'en est fini.
Le chant se vide.
Parvenu puis abandonné.

Séverine Daucourt - Fridriksson, [apoe]

toujours la même chose je ne vous préviens pas

(extrait de *À trois sur le qui-vive*)

une journée à rien fouler l'air nu subsiste la route pourtant visible sauf que
les jambes taries la route étendue plâtre sur moi

renifler l'odeur alléchante dans le cou du petit big bang balayer tiède encore
sous l'établi

tomber sur la faille fin d'espoir/début de la beauté insoumise muette
secret fortissimo de la pulpe inquiète

...

j'ai retrouvé la véritable poésie perdue par les hommes retour à l'effacement
autre monde à souffrir proche du souffle retour à la terre à terre la Bible
sauf en mieux me suis sentie héroïque jusqu'à n'y voir goutte qu'une goutte
de minimum possible et sans garantie

...

je me fiche que cela soit lisible cela va entièrement être et du coup assez

ps : ces mots ont le sens qu'ils sont

...

je ne comprends rien à rien je vais démembrer remembrer traduire cette irré-
pressible ouverture de bouche puis on verra il restera bien

(ou absence d'œuvre)

ça y est j'ai le fil où sont les pinces à linge ?

...

le plaisir de l'écriture connais pas m'en branle concert sans bruit brame
du cerf je jouis les mots tout ouïs et cette encre laiteuse ma cartoucherie

...

quelques lignes ratées tant pis revenons vers un autre possible de ce gâchis

...

attention ça va tenir si ça vous parvient si ça vous retient si je rends ce
qu'est la révélation attention faites bien faites attention à bien faire
l'absent et l'absence vous appellera où réellement vous êtes allez faites
inoubliez pas

...

vous envoyer en l'air et qu'il ne reste rien

je me dégrade finis par m'adresser autant
vous insulter direct m'assouvir pour votre
grade

...

comment finir (finir plusieurs fois)

mettre *fin* en index initiales de la carte-mère des mots du livre qui même fini
n'est pas une vie pas même un nom alors

...

« ah c'est du français cette langue ? » réponds
pas préfère la fermer

j'essaie de ne pas nourrir le danger de payer le
prix juste et ce juste pour être sortie crier

ma place se renverse répand l'inattendu qui parcourt son trajet très court
alors je peux me relever dans mes manches l'espace aveugle décidé

...

début de lecture et jà !

le plaisir la puissante réunion la musique dans le bon sens l'envers des
couleurs le bel profit formidable merci les mots frais dans leur habit de
lecture dans leur matière première dehors ! voix intérieure du corps physique
et bien portant

viaducs au galop traduisent la réalité aiguisée par la surexposition de l'oeil à
l'intérieur des contrées rencontrées tout contre un Texte et ses limites
psychédéliques et à travers me dévorent le bonheur frappée d'insignifiance
me les brisent et toc me fondent en larmes pures se saisissent de moi et
l'expérience est sans durée de la naissance à la mort compte à zéro
expérience élément tellement qu'elle est hors de portée

...

flambée irritante pire que la nuit très haute au-dessus de mon front sans
murs qui s'étend sur moi de sa main obstinée

...

tour à tour et subitement intacte et détruite grâce aux mots violant
chosifiant deux temps différents de la jouissance rencontrée des extrêmes

...

chahutée et redéchirée par la plaie autobiographique
désacquise à l'époque où débute le recompost détruisant mieux ce qui est
détruit déjà :

tout et bien qui finissent mal

Hélène Ferrié-Otani,

Comme promis

*Rien ne bouge, les lumières sont éteintes, le
parking est vide, les robots sont arrêtés,
ça fait drôle. Ça fait vraiment très drôle.*

C'est après le retour que les choses sont dites.

Sur papier.

Trésors des familles.

On met les lettres dans des cadres.

Pour la première fois rencontré sur un

parking

Étonnement pas montré, on passe aux
choses de tous les jours.

Sur l'image – joie.

On s'attends.

Vos prénoms.

Réussir à les tracer.

nouveau nom.

Une grande vallée.

Voix déformées par la distance.

Seul debout. De loin en loin des fumerolles.

Vert fluorescent. Dorées le soir.

Traces des anciennes.

En face, le volcan.

*Puisque nous n'avons pas de famille, nous
mangerons tous les deux, simplement.*

ruelle descendant à la mer.

Qu'elle habitait aussi.

Visage rieur dans l'eau.

L'homme au costume clair. Cache les objets. Toujours même paysage.

Dont tu rêves aussi. Cheveux devant.

Certains retrouvent le nom. *Nocturne dans la rizière.*

Tiré dans la fenêtre. Apothéoses.

Deux impacts.

Le même circuit entre les rizières.

On le mange dans les bols.

Le soir.

Jette tout par terre. Votre riz.

Ne ramasse pas. Jusqu'à la forêt.

Aligne des lettres sur un cahier. Parfois jusqu'aux hauteurs.

Loin devant. Où il venait seul.

Dans le froid.

La silhouette se confond avec celles des autres. On voit la ville en bas.

Linge sèche.

Coups de feu.

Pour ne pas s'égarer on compte les perles.
Vêtue de noir elle comprend tout un chacun.

On le voit.
On l'entend.
La curiosité est satisfaite.

Elle arpente la berge,
botte blanches, hélicoptère ne se pose pas.
la nuit tombe.
Glisse sur la berge.

La tempête a éparpillé au sol
les chats, les renards. Font face à la
forêt. Minuscules chats et renards
de porcelaine.

Montent les falaises pieds nus.

Villé rasée. Plus d'accroche. Chaque jour on
dépoussière.

Néons en panne.
On dit qu'il est dangereux d'approcher.
Si l'on arrache la peau – épaisse – tachée
de goudron, c'est blanc.
anciens

Sommeille. Ne rien toucher, ne sont
pas là. Pas frôler les parois. Corps
étendu. Rideau de paille balance
doucement. Carillon. Lumière passe
sur le plancher, le front. A la télévision,
hommes et femmes en kimonos
pleurent, visages jamais déformés.
Parapluies sèchent sur la corde.
Coquillages du dernier repas se
remplissent d'eau de pluie.

Faire le tour des dormeurs,
d'un doigt entrouvrir les paupières.

Il ne sort plus de son cabanon.
Cordes vocales paralysées
par le froid.

La prochaine fois il y aura plus de mots.
Le continent sépare.
Sous les roues le sol s'effondre.
La nourriture n'est qu'à l'arrivée.

A cru voir son fiancé se noyer dans l'étang.

Les chemins sont pleins de pierres.
la neige a fondu. Et ses traces.
Trop petite pour attraper les fleurs.

Parfois quelqu'un vient. Vous n'êtes pas là.
Servir comme appris. Salutation. Verser en
alternance dans chaque tasse, que l'infusion soit
la même partout.

Sous le pont du train,
personne ne suit.

Promesse de retourner au sommet pour y
dormir, y faire un feu.

Repeindre en blanc, lessiver, jeter les vieilles
affaires.

Qui échappent.
Nouvelle amplitude des gestes.

Pas totalement encore.
Quelque chose de pas totalement
fatigué.
 journée au bord du fleuve.
Rentré à la même heure que
tous les jours.

Toutes celles dont on voulait se séparer.
Effarées d'être là.
Il n'y a plus que le regard.
Et la respiration.
Etendent une nappe par terre.

D'une main du XVIIe siècle.

S'accroche au cou. Offre ce qu'elle fabrique.

Une petite fille. Tout d'un trait.

Fait des signes, parle derrière la vitre.

Essaie toutes les places.

Chaussures vertes.

Ne distingue plus qu'un point.

Il lit tout haut.

Le froid reste.

Physiquement intacte.

Marche lente sur cet amour.

En noir.

Et ça miroite.

Attend.

Toujours même partie du dialogue.

Les mains.

Il n'y a plus de papier. De cette famille.

Là-bas on retrouve le bois sombre.

Les bras.

Empilements d'assiettes ébréchées.

Jusqu'au coude.

Saison des pluies commence. On n'a pas plus ancien.

Les semaines d'attente.

Perdu.

Traverser la cour pieds nus.

Les découpes.

Un homme bégaie dans le hall.

Se lisse.

S'accorde aux saisons.

Eau tiède,

Qu'il sait ce qu'il va se passer.

Prières derrière cloison.

Pour eux tu pris la pause.

chambre sonne vide.

On passe le long des théiers, on écrase les kakis. Les veaux naissent.
Le même veau. Le chemin est boueux. La forêt, vert sombre, le
volcan. Cet ordre.

Veiller sur vos pas lorsque nous gravissons la montagne.

Fête d'automne – guirlandes de papier suspendues aux
arches, au toit du temple. Avec le vent. On accompagne
la femme vêtue de blanc. Malade. Le sanctuaire est ouvert.
Dernière récolte. Puis on mange. On boit. Observés en coin,
où qu'ils soient. Assis avec le groupe de prière dans l'odeur
du cèdre. Dernier jour. Du courage pour l'hiver. Caresser
la pierre lisse.

Une masse bruissante la forêt. A cette heure-ci vous partez.
Le froid arrive. Superpositions de vêtements. Il fait froid,
qui bleuit les paumettes.

Effort, silence, pour chaque pas, chaque flexion.

Nuées de moustiques.

Il chante.

La chanson du train.

Son rythme.

Jeune femme avec fichu.

Puis il part.

Pas d'escale. On marche, comme promis.

On débrousaille, s'accroche aux mêmes branches.

Les dos voûtés dépassent.

Tous les trois le long de la crête. Branches nous

En contrebas des rails.

reviennent au visage.

Le train fait trembler les murs.

Objets sans télescope.

Lessivé plusieurs fois les dentelles.

Bientôt la nuit.

Balais en travers.

Barque dans un champ.

Après la collision,

ils boitillent.

Jambes nues.

On te regarde manger, mâcher.

S'asseoit près d'elle.

Lui a été offerte.

Connais pas.

Garde les clefs sur elle.

Râcle la terre.

Carrelage vert et blanc de la cour centrale.

Peu de mobilier.

L'eau n'atteint plus.

L'épaisseur des murs.

Un pas par note.

Fraîcheur sous les pieds.

Renvoie cendres

Obscurité.

Cris dans l'autre langue.

Arcades.

Avec changements brusques de
tonalité.

Voix plus traînante acquiesce.

Accroupie au bord du fleuve.

Attente du bateau.

Danse silencieuse en chaussette.

Péniches avancent sur glace.

Se revoir, jouer à faire circuler l'eau dans les
fontaines.

Tout allumer, tout ouvrir.

Remuent trop fort sur les chaises.

Ça ennuie les autres.

On n'avait jamais eu ça.

Longer les murs.

Visages gonflés.

Chez les brocanteurs, meubles d'Europe.

Paires de volets à persiennes, salons de jardins.

Résonnent encore.

Les concerts en chambres.

Comtes, généraux. Tombés dans l'oubli.

Leurs collections. Leurs vacances à la campagne.

Musique d'autrefois.

Suit la ligne.

Peu de regards,

peu de sourires.

Cache les tatouages.

Les enfants éparpillés.

visibles de la rue.

Elle chantonne.

des mots font surfaces.

Le passé sombre,

il comprend.

Pose le journal sur son visage,
 dort.
 On n'a pas plus ancien. Elle voit la fatigue.
 Les fleurs. Participe à l'agitation
 On est les seuls.
 Enregistrement de violoncelle. Quelques mots, les mêmes,
 Infranchissable.
 à la table des enfants.
 Assise à l'arrière.
 Que l'on transporte.
 Raccompagne.
 Dans la nouvelle maison aux murs légers.
 Une nouvelle vie. Des pans entiers pas traduits.
 Au 52ème étage, pleurs. Le soir
 Tremblement de terre – tous paravents ouverts,
 elle tire les rideaux. l'air passe,
 les libellules font des tours.
 à genoux. On parle des fantômes.
 Locomotive entre les pots de fleurs,
 les coquillages se remplissent de
 pluie.
 Une foule sans violence. Goût du fer et du sarrasin.
 Repart seule.
 Détachée du continent. Là-bas il fait nuit.

Pierre Vinclair, [apoe]

Barbares

à ivan collombet

où sommes-nous donc
je chante sans preuve

en jouant les accords bizarres
d'une musique par laquelle s'arme
l'indiction du réel
dit le corps inconnu qui parle
quand je parle

par la fenêtre on voit l'hiver tombé sur des paysages réels – du blanc – et
j'espère un
débarquement de l'âme

au mur, des publicités excitant les mérites d'un homme à venir dissimulent un
écart, des
fissures, ou m'empêchent, moi l'animal, de voir que la lumière, jadis, y
découpait des
formes –

la parole d'une femme, désormais perdue – ô négateur, apprends-moi, à l'aide
des
cartouches de cette fumée ancienne, oubliées sous le bar, à composer selon le
beau, et

chante l'aventure de qui fut cette maîtresse qui s'accoude à présent au silence

*
* * *

de quoi un tel silence peut être solution, elle fourre une gorgée d'alcool dans
le trou de sa
robe qui lui servait de bouche

[...]

quand après un naufrage, arrive cet encapuchonné ; il a passé la porte au fond
d'un long
tissu de toile, a gardé son cocon après la mue –

ce pourrait être un nuage

dans sa chevelure traînée, vieille, vieille

figure tremblante, couverte de neige, avec des paroles blanches

regarde
qui tu es l'étranger

ses lèvres-tranchées non plus ne s'ouvrent pas

mais les fils du parachute en s'emmêlant doivent dire une histoire qu'il
reviendrait aux
femmes d'élucider par des caresses, l'amour qui vient de l'âme

elle s'élançe, corps de zinc ô coquillage

et je chante

tu traînes derrière toi des voiles sans
demoiselle et
te protège de la crasse d'
homme donc

oh papillon géant
après la mue
tu passais la porte
sous un tissu de toile

de lune de plafond
tombent les cordes elles scellent la gorge
de la femme vieille aux crochets du chant

et, de la route qui le mène part, de l'homme qui s'assied sur la longue traîne
du parachute
sous les yeux aimants de la femme, de la femme trouée aussi, cette manière
nouvelle de
la parole qui ne chante pas

il s'est accoudé au bar en tournant dans le son des lignes de silence, en
creusant dans la
voix un bas-relief de sautilllements et c'est dans les sillons de sa chevelure
blanche que je dois lire

je suis celui qui est personne

*
* *

le négateur

écrase d'un pied la voix de l'animal cri la femme se tourne lève
ventre et
verre dandinement car des images bougent au fond des pupilles danse
devant
lui exhale une odeur de terre il le sent et lorsque son doigt le
montre
l'animal veut sans l'entendre car l'âme désormais est moteur silencieux
qu'elle demande

n'as-tu pas un père
l'étranger
des pères

tout chante, tout a une âme –

ne s'offrirait plus même qu'un bouton, rouge ou la fumée d'une cigarette à
l'interprétation, et qui brûle, je saurais voir dans la cendre qui tombe, je lirais,
enveloppée la parole d'un homme,

s'il vient d'un pays où l'on naît de soi-même, s'il dit

nous sortons de nos pas
pour nous rejoindre car
nous sommes propriétaires de l'âme

*
* *

vieilles femmes
ô, dit-il, je le sais

âmes terreuses qui naissiez
dans la pente du temps
vous dans les paroles
tournaient autour d'un cercle

vous avez noué vos artères
dans des histoires
ainsi parlent les hommes
et n'avez de la force que d'y croire

NO ΛΟΓΟΣ NO LOGOS

le 3 octobre 2009 / 21:00

Renseignements

www.biennaledespoetes.fr / 0149598800

événement poétique soutenu par la Communauté Européenne avec Chypre et la Grèce organisé par la biennale et Atlantis production.

Simultanément à La Maison de la Poésie de Paris et Gare au théâtre de Vitry-sur-Seine

23 poètes d'Europe, 10 artistes.

BIPVAL
Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne



Action Poétique
éditions

Collection BIPVAL

En d'étranges contrées, Anthologie de la BIPVAL 2009, 15 €

Yannick LIRON, *L'œuvrette*, 7 €

Endre KUKORELLY, *Je flânerai un peu moins*, 10 €

Gérard NOIRET, *Atlantides* 10 €

VAL de
MARNE
Conseil général

Diffusion Les Belles Lettres / Renseignements : action-poetique@orange.fr

Justine Landau, [d&c]

Miroir des princes, miroir des poètes

Le Qâbus-nâme de Key Kâ'us ibn Eskandar

Prodiguant des conseils à son fils, le gouverneur du Tabaristân, province caspienne, n'y allait pas par quatre chemins. Dans l'Iran de la fin du XI^e siècle, 'Onsor al-Ma'âli Key Kâ'us ibn Eskandar, l'avant-dernier prince régnant de la lignée des Ziyârides, faisait preuve d'un pragmatisme étonnant. En matière de jouissance comme de gouvernement, dans les jeux de société comme dans la haute administration, il prône la droiture et la retenue. Certes, il n'est pas de vertu plus louable que la modération en toute chose. Mais rien n'interdit le bon usage des plaisirs. Votre invité n'ose pas se resservir à table ? Une vieille coutume du Gilân vous tire d'affaire : à l'heure du repas, isolez votre hôte dans une pièce à l'écart, qu'il se repaisse à l'aise. Consommer du vin constitue un péché ? S'il faut le commettre, qu'on s'autorise du moins les meilleurs crus ; on saura s'abstenir le vendredi, pour faire taire les médisants. La pudeur d'une épouse est gage de bonne économie domestique ? Assouvissez ailleurs vos désirs, sans négliger les hommes ni les femmes, qu'il n'y ait pas de jaloux.

Key Kâ'us commença à rédiger le *Qâbus-nâme* ou « Livre de Qâbus », ainsi nommé en hommage à son aïeul, Qâbus ibn Vashmgir, en 1082. Âgé de 63 ans, il préparait sa succession. Cet ouvrage, véritable miroir des princes et manuel de savoir-vivre, il l'adressa donc à son fils favori, le prince du Gilân. Sur un ton libre et familier, ses quarante-quatre chapitres détaillent tout ce que le futur souverain doit savoir, depuis les principes de gouvernement et l'art de la guerre jusqu'à l'étiquette de la cour ; de la chasse au gerfaut et de l'achat des esclaves à l'hygiène domestique et aux divers offices, métiers et artisanats nécessaires à la bonne marche du royaume. Ils s'agrémentent, dans la grande tradition iranienne des livres de conseil (*andarz-nâme*), d'anecdotes didactiques et savoureuses. On comprend, à le lire, que cet ouvrage soit devenu un classique du genre.

Le chapitre 35 est consacré à la poésie. Non que le prince se destinât à en composer lui-même. Mais pour bien gouverner, sans doute, il faut apprendre à lire ou plutôt à écouter. La poésie se dit et se compose en toute circonstance. Elle rythme les temps forts de la vie du souverain et les grands événements

qui animent le royaume. Il convient de savoir l'apprécier, la juger. Surtout, elle définit une économie essentielle à la cour, l'économie du mécénat. C'est elle qui engage les relations entre le poète et le prince, entre écrivain et gouvernant, dédicataire et dédicataire, louangeur et louangé. Rapports complexes, et qui n'ont pas fini de nous interroger. Les anciens l'ont assez répété : le poète n'est rien sans le souverain, qui lui assure sa subsistance et sa protection ; mais un prince sans poète est un prince sans renom, un roi sans mémoire, et finalement, sans histoire. La louange oblige ; on sait combien la gloire est chatouilleuse à la satire.

Tout ceci décrit, sans doute, un passé bien lointain de la poésie. Si ce n'est que la poésie a, encore aujourd'hui, affaire avec la « circonstance ». Au sens propre du terme, elle est affaire de circonstance et d'occasion. C'est par là qu'elle se rend lisible, ou audible. Le roi est mort. Pour qui écrit-on désormais ? Et qu'est-ce qu'une occasion de poésie ? Le texte qu'on va lire est à bien des égards obsolète. Ancienneté des problématiques ; exotisme des références et des techniques invoquées ; désuétude des critères du bien-écrire. Désuétude, en soi, de tout critère et de tout bien-écrire. On n'oppose plus des sujets « bas » à des sujets « élevés ». La métaphore a, de longue date, perdu de sa superbe. Et le système qui opposait la « convenance » d'un discours à la menace du ridicule a été renversé. Pour autant, la poétique de Key Kâ'us recèle peut-être un peu plus qu'un intérêt archéologique, ou d'érudition. À le prendre au sérieux, ce texte définit moins des recettes d'écriture qu'un mode de fonctionnement. Fonctionnement du texte poétique, de sa circulation. Économie de l'occasion, éthique du larcin, éloge du réemploi. Par leur obsolescence même, les conseils au poète se brouillent à nos yeux pour laisser entrevoir, à rebours ou en miroir, le simple énoncé d'un programme : on écrit pour produire un objet. On a recours à des techniques. On recycle les matériaux ; changement de contexte, changement de registre. On tend la main et on se sert. Tout ce qui est écrit redevient occasion d'écriture. Comme la satire peut s'inverser en éloge ou le ghazal en élégie. On mesure ses effets. Le texte fonctionne. Il s'effectue. Ou pas. Il crée des occasions. Mais le roi est mort. Depuis, les nouvelles formes de l'écriture contemporaine expérimentent ce programme avec une liberté inconnue de l'auteur du *Qâbus-nâme*. Le miroir des princes est devenu miroir des poètes, et il s'est fracturé en milliers de facettes. Pourtant, dans chacune d'elles, la « mécanique lyrique » continue de se refléter.

Chapitre 35 : des usages et coutumes du métier de poète

Si tu es poète, vise l'excellence de la parole dans la simplicité. Abstiens-toi de tout propos obscur et évite les sujets que tu serais seul à connaître mais qui seraient incompris des autres en l'absence d'un commentaire : la poésie, c'est pour les autres qu'on la compose, non pour soi-même. Dans ta poésie, ne te contente pas de tenir la mesure et la rime. Ne compose pas sans art ni sans ordre, car la poésie nue n'est pas agréable. Pour plaire, la poésie doit résonner d'un doux son, comme le plectre et la voix des hommes. Emploie pour cela les techniques familières aux poètes : paronomase, parallélisme, antithèse, équiparation, comparaison, métaphore, répétition, refrain, alliance de mots, équilibre, implicite, concaténation, prose rimée, variation, justesse, acrostiche, jonction, fragment, disjonction, poésie strophique, altération, double rime, rajaz, palindrome et autres figures.

Pour traiter un sujet élevé, emploie surtout des métaphores, choisies parmi les métaphores vraisemblables. Les métaphores sont de mise dans le panégyrique. Mais si tu composes des ghazals et des quatrains, qu'ils soient de composition simple, subtile et fluide. Donne-leur des rimes connues, non pas des rimes arabes, froides et étranges. Inspire-toi des états amoureux et trouve des formules délicates et de bons exemples, capables de plaire aussi bien au peuple qu'aux élites ; ta poésie en deviendra célèbre.

Évite les mètres prosodiques lourds : bien qu'ils soient tolérés, les cercles métriques et les mètres lourds trahissent chez le poète un naturel médiocre et l'incapacité à trouver des mots agréables et des pensées délicates. Il te faut toutefois maîtriser la science de la métrique à la perfection. Tu devras étudier l'art poétique et son lexique, ainsi que la critique de la poésie, pour ne pas être démuné s'il s'élevait une joute oratoire parmi les poètes, ou si quelqu'un te prenait à partie et cherchait à t'éprouver. Que l'ensemble des dix-sept mètres engendrés par les cercles métriques des Persans te soit bien connus, avec leur nom et celui des cercles qui les portent [...]
(1).

Dans le panégyrique comme dans le ghazal, dans la satire, l'épigramme ou le poème religieux, veille à ce que tes paroles soient chaque fois bien conformes aux règles propres à chaque genre ; et n'énonce jamais de propos incomplet. En outre, n'exprime pas en vers ce que tu n'exprimerais pas en prose : la prose est comme un sujet, et le vers comme un roi ; ce qui est interdit au sujet est, à plus forte raison, interdit au roi. Que tes ghazals et tes quatrains soient fluides et savoureux ; ta louange, puissante et saisissante, et d'aspiration élevée. Sache ce qui convient à chacun, et lorsque tu prononces un éloge, sache estimer les qualités de ton destinataire. Pour parler d'un homme qui n'a jamais ceint un poignard, ne t'avise pas de dire qu'il a « terrassé le lion par l'épée, déplacé par la lance la montagne de Bisotun et tranché un cheveu en deux avec sa flèche » ; et si tu évoques un homme qui n'est pas cavalier, ne compare pas sa monture à Duldul (2), Borâq (3), Rakhsh (4) ou Shabdiz (5) ! Tu dois pouvoir juger de ce qu'il convient de dire de chacun. Le poète doit connaître sans faille son destinataire et ses goûts. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera dignement récompensé. Mais tant que tu n'auras pas dit à ton mécène ce

qu'il désire entendre, tu n'obtiendras pas de lui ce que tu veux ! Pour autant, ne mène pas profil bas outre mesure. Ne te désigne pas à tout bout de champ comme « esclave » et « serviteur », sauf à louer un destinataire qui en serait vraiment digne. Ne fais pas non plus une habitude de la satire, car « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ». En revanche, autant qu'il est possible, cultive les poèmes pieux et la célébration de l'unité divine ; il t'en adviendra du bien dans ce monde et dans l'autre.

Veille à ne pas passer les bornes du mensonge dans tes poèmes – bien qu'en poésie, le mensonge soit de l'art. Fais-toi un devoir de composer des élégies pour tes amis et pour les personnages importants. Mais compose les ghazals et les élégies d'une certaine manière, et les satires et louanges d'une autre. Si tu veux faire une satire et que tu ne sais pas comment t'y prendre, pense au panégyrique, et inverse-le ! La satire est le contraire du panégyrique, comme le ghazal est le contraire de l'élégie.

Que tout ce que tu composes provienne de ta propre boutique, non pas des autres poètes, sans quoi ton naturel ne pourrait pas éclore, ni ta poésie s'améliorer. Sache aussi maintenir le registre sur lequel tu as commencé : si, une fois devenu un poète talentueux et reconnu, tu désirais reprendre à un autre poète une formule qui t'a plu, ne fais pas l'arrogant, et n'emploie pas l'expression à l'identique. Si tu l'as trouvée dans un panégyrique, emploie-la dans une satire ; et si c'était dans une satire, emploie-la dans un panégyrique. Si c'était dans un ghazal que tu l'as entendue, emploie-la dans une élégie et réciproquement, afin que l'on n'en puisse pas identifier la provenance. Si tu as une requête à formuler à ton mécène ou que tu te plains à lui, ne prends pas l'air malheureux et ne t'affubles pas de vêtements sales. Sois toujours agréable et souriant. Enfin, apprend des anecdotes, des histoires merveilleuses, insolites et facétieuses en grand nombre : elles sont indispensables au poète en société, comme auprès de son mécène.

Présentation et traduction du persan par Justine Landau

(1) La versification arabo-persane représente traditionnellement les mètres prosodiques comme inscrits dans des cercles.

(2) *Duldul* : mule du Calife Ali, célèbre pour sa vélocité.

(3) *Borâq* : monture fabuleuse qui emporta au ciel le prophète Mohammad.

(4) *Rakhsh* : cheval de Rostam, héros iranien dans la grande épopée nationale, le Livre des rois de Ferdowsi.

(5) *Shabdiz* : cheval du roi Khosrow, amant de Shirin, dans la célèbre romance médiévale de Nezâmi Ganjavi, Khosrow et Shirin.

Références :

-Onsor al-Ma'âli Key Kâ'us ibn Eskandar ibn Qâbus ibn Vashmgir ibn Ziyâr, Qâbus-nâme, éd. Gholâmhosseyn Yusofi, Tehrân, *Sherkat-e enteshârât-e 'elmi va farhangi*, 1345 (1967). - O. Cadiot et P. Alféri, *Revue de Littérature Générale*, 95/1 (« La Mécanique lyrique »), P.O.L.

SAISON 2009 2010

Téléchargez le programme complet
sur www.maisondelapoesieparis.com

Les poètes inventent l'Europe

du 29 septembre au 14 novembre 2009

Rencontres sous la direction de Jacques Darras

Darwich, deux textes

Discours de l'Indien rouge

et *Une mémoire pour l'oubli*

du 7 octobre au 22 novembre 2009

Mahmoud Darwich ~ Mohamed Rouabhi

V.

du 14 octobre au 15 novembre 2009

Tony Harrison ~ Claude Guerre

Timon d'Athènes, Shakespeare and slam

du 25 novembre au 13 décembre 2009

William Shakespeare ~ Razerka Ben Sadia-Lavant

Dans le jardin de mon père

du 26 novembre au 20 décembre 2009

Claude Guerre ~ David Lescot

La Trafiquante

du 6 janvier au 27 février 2010

Valérie Rouzeau, Leslie Kaplan, Carl Norac, Jacques Roubaud, Francesco Pittau ~ Bérandère Vantusso

La Ballade de la geôle de Reading

du 7 janvier au 7 février 2010

Oscar Wilde ~ Céline Pouillon

Philoctète & ravaçhol

du 20 janvier au 14 février 2010

Cédric Demangeot ~ Patrick Zuzalla

Kichinev 1903

du 17 février au 21 mars 2010

Bialik ~ Zohar Wexler

La Tête de l'Homme

du 3 mars au 4 avril 2010

Florence Pazzottu ~ François Rodinson

Arkhéion

du 24 mars au 25 avril 2010

Wilfried Wendling

Héros-limite

du 23 avril au 23 mai 2010

Ghérasim Luca ~ Laurent Vacher

Sainte dans l'incendie

du 5 au 30 mai 2010

Laurent Fréchuret

Festival poésie sonore #1

du 27 au 30 mai 2010

Maldoror

du 2 au 26 juin 2010

Lautréamont ~ Pierre Pradinas

Actualités / Chroniques, [a/c]

Michel Plon, [a/c]

Libres associations

Ariel Colonomos

Le Pari de la guerre Guerre préventive, guerre juste ? Denoël

Hélène L'Heuillet

Aux sources du terrorisme De la petite guerre aux attentats suicides, Fayard

Mathieu Rigouste

Le Pari de la guerre Guerre préventive, guerre juste ? La Découverte

Régine Robin

Mégapolis, Stock

Et pour mémoire...

Enzo Traverso,

A feu et à sang, Stock

Régine Robin,

Berlin chantiers, Stock.

De loin... et pas seulement géographiquement

Cela pourrait s'intituler *Lettre du Brésil*, de Campinas plus précisément, siège de l'une des universités parmi les plus prestigieuses du pays, à quelques cents kilomètres de São Paulo, siège aussi d'une école de psychanalyse d'orientation franchement lacanienne qui a cependant le bon goût de ne donner ni dans la religiosité dogmatique ni dans l'éclectisme propre à parrainer les...amalgames de bon aloi.

Je sais, cela fait très chic d'écrire de très loin et pourquoi pas, comme dans les belles années vingt, sur le papier à lettre prestigieux de quelque palace comme les aime, à Los Angeles, à Tokyo ou à Buenos Aires, ma délicieuse amie Régine Robin qui nous régale de ses fâneries dans les mégapoles de la planète, matière d'un livre au moins aussi beau que l'un des précédents qui nous baladait avec tant d'émotion dans l'histoire de Berlin aussi évanescence que renaissante.

Mais il y a quelques raisons à cet exotisme tout relatif. D'abord la pression du « patron » : à peine remise la précédente chronique, comme telle pas encore publiée, il lui faut la suivante, et sans tarder, pour cause de départ...en résidence. Chic ça aussi, non ?

Ensuite parce que l'occasion faisant sinon le larron du

moins le visiteur avide d'odeurs et de saveurs dans un pays qui n'en manque pas, à peine débarqué, je vois à la télévision les fêtes, feu d'artifice grandiose, d'inauguration, à Rio de Janeiro, de l'année de la France au Brésil. Non que je fétichise ce genre d'événement, pas plus que les journées, celles de la femme ou de la bonté - à l'exception de celle de la jupe, encore un film qui, avec *Welcome* évoqué dans la précédente chronique, ose parler sans fard de la réalité française, n'en déplaise à beaucoup et non des moindres - mais que celui-ci manifeste de la part des brésiliens quelque chose de chaleureux. Et voilà-t-il pas que je lis, ce mardi, jour de fête ici, anniversaire de Tiradentes, le martyr de l'indépendance brésilienne, ce héros de la seule, ou presque, tentative révolutionnaire brésilienne, de quoi mettre un bémol à ma brève sérénité, en *une* du grand journal *Folha de S.Paulo*, journal de centre droit dans un pays que caractérise entre autres choses l'absence de tout quotidien national un tant soit peu à gauche, statistiques et graphiques à l'appui, l'annonce que la France a refoulé à ses frontières, en 2008, quelques 674 citoyens brésiliens contre 285 en 2006, soit une augmentation de quelque 135%, et cela pas seulement pour cause de passeports pas en règle mais faute, de la part de ces refoulés, d'avoir pu, entre autres raisons fondamentales, présenter une réservation d'hôtel sérieuse ! Cherchez donc le responsable de cette brutale augmentation de l'atteinte au droit de circulation en deux années ! Que c'est-il passé dans notre pays en matière de droits de l'homme, même si je ne suis pas, là non plus, un fétichiste de cette notion qui autorise toutes les hypocrisies, entre 2006 et 2008 ? Demandez-le par exemple à Julien Coupat ? La bonne réponse à ces deux questions vous vaudra peut être un abonnement gratuit d'un trimestre à A.P, à négocier évidemment avec le « patron » !

Trêve de plaisanterie ! N'en irait-il pas là, excusez du peu, d'une guerre, guerre aux sans papiers, aux métèques, aux étrangers qui n'arborent pas un costume trois pièces de chez Armani ou un tailleur de chez Chanel, qui ne savent pas se tenir correctement - réserver un hôtel par exemple - guerre le plus souvent silencieuse mais finalement efficace - les chiffres du journal brésilien ont été aimablement fournis par le Consulat de France à São Paulo pas gêné de fêter à sa manière l'événement évoqué - puisque faisant de notre pays le champion d'Europe en la matière. Pas difficile de deviner, telle ou telle petite phrase en atteste, que les quelques menues libéralités, rien d'excessif et encore moins de révolutionnaire, du Président Obama puissent agacer l'ex-maire de Neuilly sur Seine.

Et là-dessus, je me vois reprocher, assez fermement il faut le dire, je ne sais quel « fatalisme tranquille » alors, d'aucuns, d'autres, me l'ont fait remarquer aimablement, que je suis en colère, ici et ailleurs, plus souvent qu'à mon tour ! Pourquoi devrai-je le cacher, la tentation est grande de polémiquer, de répondre vertement à Louise Lambrichs dont je préfère cependant saluer

l'arrivée quelque peu tonitruante dans cette revue qu'elle n'est pas sans connaître et dans laquelle je tiens cette chronique depuis un peu plus de dix ans. Alors, juste quelques mots concernant des propos que je ne peux croire « inconscients », pas plus que les miens, j'en donne l'assurance à ma critique, qui lui font... « horreur » ! Si horreur il y a quelque part c'est bien dans la guerre et dans ce qui lui fait cortège et je ne m'y résigne pas chère Louise Lambrichs, je le constate et je m'interroge à ce sujet, je me dis très modestement à la suite de Freud « Pourquoi la guerre ? », pourquoi cette insistance, cette répétition depuis bien plus de deux mille ans d'un phénomène dont il n'est peut être pas indécent, en tout cas pas honteux, de se demander s'il n'est pas structurel, si même il n'est pas trop hâtif de le réduire, comme le fait Freud, à la seule pulsion de mort dont la mention laisse peu de place à ce qu'il peut en être en cette matière de la jouissance ? Ce sont des questions, rien de plus, mais le discours pacifiste, dont l'efficacité n'a pas vraiment été démontrée jusqu'à ce jour, les contourne. C'est son droit, je le respecte comme tel, mais ne m'en satisfait pas. Une précision, ce titre « Pourquoi la guerre ? » a été expressément voulu par Freud en un temps où la psychanalyse n'était déjà plus si jeune que cela, puisqu'elle avait déjà connu au moins une guerre institutionnelle, elle en connaîtra d'autres, en 1926, à propos de ce que Freud appelât la *Laienanalyse*, l'analyse profane, celle pratiquée par les non médecins que les américains voulaient interdire.

Un mot encore. A freudien, freudien et demi et puisque mon « oreille », celle de l'analyste que je m'efforce d'être, est sollicitée à titre amical, comment ferai-je pour ne pas entendre dans cette phrase « Mon propos n'est pas ... » autre chose qu'une *dénégation*, manifestation de l'inconscient qui consiste en l'aveu, sous une forme négative, d'un désir refoulé, en l'occurrence, celui de me faire la leçon à défaut de me donner des leçons. A bon entendeur....

Pressé par ce tout puissant « patron » je n'ai pas encore eu le temps de lire les livres annoncés en tête de cette chronique, tout au plus leur recension dans *Le Monde* du 17 avril dernier... Trois livres qui traitent de plusieurs aspects et sous divers angles de ...la guerre ! Ils ne me paraissent pas *a priori* euphoriques ni même annonciateurs d'un monde sans guerre !

L'automne brésilien, de toute beauté, diffuse ces jours-ci une lumière rose pacifiante...à condition de ne pas ouvrir les journaux ou la télévision !

Éric Houser, [a/c]

[a-chronique]

J'aurais aimé parler de la bonne et de la mauvaise poésie, mais je suis conceptuellement désarmé pour le faire. J'ai seulement l'intuition que la mauvaise poésie est nécessaire. Que sans mauvaise poésie il n'y aurait pas de bonne poésie (c'est évident). Qu'il faut beaucoup de mauvaise poésie pour seulement un peu de bonne poésie. Et enfin, que la définition de *bonne* et *mauvaise* n'a en soit aucune importance. Je n'ai pas de définition de ce qui est pour moi, de la mauvaise poésie, bien que je sache la reconnaître et l'apprécier en tant que telle quand je la rencontre. Et si l'on me demandait de m'expliquer sur ce que j'entends par bonne ou mauvaise poésie, je serais en difficulté pour argumenter. Peut-être même que j'aurais honte de faire encore référence à bon/mauvais, alors que tant de pratiques d'écriture semblent se situer ailleurs.

En fait, j'ai en tête ce qu'écrivait Gilles Deleuze dans *Spinoza philosophie pratique*, « tout ce qui est mauvais se mesure à la diminution de la puissance d'agir (tristesse-haine), tout ce qui est bon, à l'augmentation de cette même puissance (joie-amour). » Sans être certain de la pertinence de ce rapprochement, je ne peux que constater des effets qui vont, pour moi, plutôt dans ce sens.

Conditions de lumière

Relisant le livre d'Emmanuel Hocquard, je m'arrête sur la dernière proposition de *Conditions de lumière XX*, « Par écrit ». Il y a dans ces deux mots, une préposition et un complément exprimant le moyen (répondant à la question comment), quelque chose qui me touche, d'une part parce que cela évoque la catégorie de la preuve (preuve testimoniale, contrat, instrumentum), d'autre part parce que ce qui est visé est l'écrit en tant que support matériel. Il n'y a pas d'écriture, il n'y a pas de lecture sans ce support. La lecture publique à haute voix (résurgence ou permanence de la lecture dite intensive) accompagne (précède, suit), mais sans en tenir lieu, la modalité dite extensive, lecture individuelle et silencieuse concentrée sur le signe écrit. Les derniers mots du livre concluent les *Notes* : « Lire ce qui est écrit comme c'est imprimé », proposition éblouissante de littéralité. *Dans une coupe en verre* est, avant les *Notes*, un magnifique texte qui peut presque être lu de manière autonome, bien qu'il ait un air de famille avec les vingt-et-une *Conditions de lumière* qui le précèdent (même absence de point ponctuatif entre les propositions) : « S'est mis en place un intervalle ou une espace de sortie Car il ne s'est jamais agi d'entrer En parlant ou écrivant ou lisant ou traduisant on cherche la sortie À s'en sortir Écrire est cette ouverture ».

L'espace, au féminin, est un terme de typographie : une petite tige de plomb moins épaisse que les caractères, qui sert à espacer les mots d'une ligne (mettre une espace fine, une forte espace entre deux mots), et par extension la place que prend cette tige.

Qui pense abstrait ?

Opuscule de Hegel rédigé entre 1807 et 1808, *Qui pense abstrait ?* comporte seulement un peu plus de cinq pages. La thèse est que la pensée abstraite n'est pas propre à la philosophie mais qu'elle est partout présente, et surtout là où règne l'inculture. C'est penser abstraitement que de dire d'un assassin conduit à l'échafaud qu'il n'est rien d'autre qu'un assassin, que de s'offusquer de ce qu'on puisse le trouver beau (par exemple). Ce curieux texte déplie parfois avec humour une série d'exemples pour illustrer la thèse. La violence de la réduction abstraite de l'autre à une particularité devient réelle dans la dernière « vignette » : « chez les Prussiens, le soldat peut être roué de coups et est ainsi une canaille - car ce qui a le droit passif d'être bastonné est une canaille. Aussi le soldat ordinaire vaut-il pour l'officier comme cette abstraction d'un sujet bastonnable, abstraction dont s'occupe un maître avec uniforme et port d'épée, ce qui s'appelle se donner au diable. » *Qui pense abstrait ?* est publié chez Hermann, avec un essai de son traducteur, Ari Simhon (*Hegel sans secret. L'exotérisme hégélien ou le penser concret*).

Deux autres choses dont j'aurais aussi aimé parler : les *Patterns in a chromatic field* de Morton Feldman, œuvre pour violoncelle et piano de 1981, que j'ai récemment découverte et qui me fait une forte impression (Feldman dit qu'il se met au service de ses sons, qu'il les écoute, qu'il fait ce qu'eux lui disent, qu'il leur doit sa vie : « vous comprenez, ils m'ont procuré une vie ») ; le manifeste de la *Cloud appreciation society* : « Nous pensons que les nuages sont injustement dénigrés (...) Nous nous engageons à combattre sans relâche le diktat du « ciel bleu » chaque fois que nous le rencontrerons ».

Jérôme Duwa, [a/c]

Les frontaliers

Jean-François Bory, *Un Été avec Apollinaire*, Brescia, nomadnomad&son@rt, 2009. Jean-Claude Silbermann, *Le Mariolle*, Lille, L'espace du dedans, mars 2009. Jean Bazin, *Figures de proie*, Dessins de Jean-Marc Debenedetti. Préface de Claude Courtot, Nevers, Le Grand Tanager, septembre 2008.

Peu de temps avant d'avoir entre les mains le dernier livre de Jean-François Bory *Un Été avec Apollinaire* (nomadnomad&son@rt), je me promenais à Venise sans penser un instant à ceux qui lui préfèrent Naples ou à ceux qui, symétriquement, lui vouent un culte ; je songeais avec un peu plus de sérieux à Joseph Brodsky racontant perfidement une soirée chez Madame Pound dans *Aqua Alta* et, surtout, j'avais régulièrement à l'esprit certains photomontages ironiques de Jean-François Bory prenant pour cadre la très spectaculaire cité au milieu de la lagune. Dans un poème objet de 1986, le décor est celui de la piazzetta au crépuscule, avec à l'arrière-plan San Giorgio Maggiore. Entre deux colonnes de plastique doré et argenté marquant l'accès à la mer, J.-F. Bory a malicieusement suspendu une pancarte : « Longtemps j'ai cru être écrivain ». Dans cette ville saturée d'épithètes attestant du passage d'un grand auteur ou d'un grand homme, comme s'ils s'y étaient tous donné rendez-vous, une telle inscription faisait encore assurément défaut.

Évidemment, au cours de déambulations labyrinthiques dans les ruelles vénitienes, j'avais croisé la signature d'Apollinaire rendant hommage à l'érotomane Giorgio Baffo. Je ne fus donc pas totalement surpris de retrouver Venise dans le cinquième poème du livre de Jean-François Bory. Problème épineux, compte tenu des antécédents : comment réussir la mutation de Venise en mots ? Il est peut-être nécessaire de passer d'abord l'été avec Apollinaire en ouvrant par exemple, la première section des *Calligrammes* : « J'écris seulement pour vous exalter / O sens ô sens chéris » N'est-il pas un peu vain de tenter la description de la Venise de Bory, l'absente de tous les guides touristiques ? Tentons toutefois une petite incursion, ne serait-ce que pour initier ce qu'on pourrait nommer un tourisme purement verbal, dont la seule fin serait d'*aboutir à un livre*.

Soit une double page blanche : Venise s'aborde à livre grand ouvert pour jouir d'un panorama complet et d'une circulation aisée. La promenade sera naturellement ondoyante, sinueuse et colorée. Renversante par moments, en raison de tous ces palais qui au crépuscule se glissent en tremblant dans les eaux des canaux : on ne manquera pas au passage un beau « frangedefeu » bicolore entre un reflet bleu et un palais noir. Les mots vont tête-bêche, ils

s'alignent, ils décrivent une courbe harmonieuse et lente pour bâtir une sensation globale, celle du lecteur, celle de l'auteur : tout s'achève dans l'ombre, loin des ors et du bruit. L' « apaisement » n'est pas le mot de la fin, mais il est le résultat concret de ce qu'on hésite à appeler simplement une lecture.

Changeons de rythme, changeons de paysage : une route rectiligne, littéralement à perte de vue. Il n'y a rien à voir, mais plutôt à faire sentir les infinies variations de ce mot « grisargenté », alors que la voiture - qui n'est pas la « petite auto de Rouveyre » évoquée par Apollinaire - s'élançait à pleine vitesse.

Il y a beaucoup à faire durant un été entier. Aller par exemple écouter une chanteuse de fado en parcourant trois pages noires arrachées à une nuit de Lisbonne. Il y a aussi, sans transition après la nuit au Portugal, l'éclatante « lumière du ciel couleur de ciel ». D'abord, on ne prend pas forcément garde à ce qui vient de se produire, mais le jour a surgi d'entre les pages, exactement entre la 22^{ème} et la 23^{ème}. Et puis, « la fille qui riait » apparaît ; cet événement *minuscule* -son rire- prend une dimension considérable, un éclat orange et pistache. Le paysage marin avec le bruit de l'hélice du bateau s'organise autour de ce mot « fille » et le poème présente cette simultanéité face à laquelle chaque phrase est toujours en retard.

Je me rappelle une réflexion relevée dans *L'Auteur, une autobiographie* (Le Seuil, 2001) : « Dès Hong Kong la puissance des idéogrammes avait surpris l'Auteur. En toute écriture se dissimule sinon plus, du moins *autre chose* que ce qu'elle veut transmettre. » À l'instar de l'Auteur visitant Hong Kong, on a parfois l'impression devant les grandes lettres oranges de « fille » ou bleues d'« hélice » de regarder sans comprendre un mot d'une langue étrangère sur une gigantesque enseigne au néon. Lumière, soleil, reflets, miroitements : lire, ou mieux, faire l'expérience du livre de Jean-François Bory, c'est toujours s'exposer. Le poème intitulé *Cosmos* qui clôt le premier chapitre, le plus long de l'ouvrage, invite encore plus radicalement à perdre le sens : celui de la lecture ordinaire, celui du livre qu'on doit faire tourner entre ses mains, celui des mots qui décrivent le vol d'un moustique dans le halo d'une lampe. Après la traversée d'un véritable trou noir, on retrouvera peut-être la lumière pour rejoindre une autre expérience de passage dans les ténèbres, mais cette fois sans retour. Par l'économie de mots et de moyens graphiques, *The last day of Mr. Lax, a tribute*, revendique une sorte de fidélité au poète américain mort à Patmos Island en 2001. On a peine à y croire tout à fait, mais il faut bien se rendre à l'évidence d'une compréhension tout intuitive du dernier idéogramme japonais qui précède de quelques lettres l'obscurité définitive. On ne lit pas à proprement parler l'idéogramme, mais on le traverse comme Énée a pu franchir, après son périple infernal, la porte d'Ivoire. Le livre s'achève sur un autre idéogramme moins ténébreux. Une sorte de fenêtre rouge à laquelle le poème a donné vie. On ne peut que se souvenir encore une fois d'Apollinaire, même à contresens : « La fenêtre s'ouvre comme une orange / Le beau fruit de la lumière ».

Ecce scriptor : à grands coups de gong au milieu de la nuit à Nara, au Japon, on assiste au réveil de l'écrivain J.-F. Bory au milieu des lettres vibrantes, des signes et des phrases mêlées. Mais j'aimerais, plus rapidement, évoquer encore un autre portrait d'écrivain par lui-même. Jean-Claude Silbermann a accompagné une exposition de ses œuvres plastiques d'une plaquette intitulée *Le Mariolle* (L'Espace du dedans). Il y a fort longtemps, au cours des années 70, Jean-François Bory et Jean-Claude Silbermann se sont d'ailleurs rencontrés dans le contexte des revues *Coupure* et *L'Humidité*. Ce n'est pas très sérieux pour un peintre d'écrire, ce n'est pas très sérieux, ni très moderne, de croire encore aux prestiges de l'inconscient et, pire, de s'en émerveiller : alors, pour faire face au besoin actuel d'assigner absolument une identité à chacun, Jean-Claude Silbermann a pris le parti de donner quelques recommandations de manière à brouiller les pistes, au cas où l'on voudrait le prier de se tenir dans des frontières plus raisonnables, celles d'un réel qui ne serait pas directement abouté à l'imaginaire. Sa méthode, son jeu : « Il fait le mariolle /Il jongle avec les flaques d'eau /Avec les trous d'air /Il jongle avec des flammes plus / hautes que sa pensée ».

*

Ne soyons pas naïf : le rêve, qui au temps des avant-gardes historiques, avait l'efficacité ébranlante du scandale a perdu de son charme et de sa verdeur. Alors, faut-il s'en méfier ? Est-il même recommandé de s'en détourner tout à fait ? Faut-il fuir comme la peste ces « propagandistes du rêve » dont parle Jean Bazin dans *Figures de proie* (Le Grand Tamanoir. Dessins de Jean-Marc Debenedetti. Préface de Claude Courtot), en se comptant dans leur rang ? S'il est sûr qu'on ne se refera plus une virginité onirique, il est quand même hasardeux d'abandonner à l'appétit dévorant des lieux communs, tout ce territoire extrêmement sensible qui n'est à personne, parce qu'il est fait pour être constamment traversé : « Espace singulier que cette montagne frontalière /pour faire surgir le texte la peinture » (Jean Bazin). Je répugne aux généralisations si souvent risibles, mais on peut risquer celle-là, approximative : par la poésie, on se fait fréquemment une peur de toutes les couleurs de perdre les mots au cours des va-et-vient multiples au travers des frontières. C'est pourquoi, il y a régulièrement à faire renaître le poète ou l'auteur, comme dit J.-F. Bory, à rejouer la scène primitive, pour s'assurer qu'il existe toujours au milieu de « toute cette fête mouvante et sans raison » et qu'il tient bien son rôle, en tâchant autant qu'il est possible de se l'inventer. Voilà, « le jour est fait maintenant ». Et Jean-François Bory de dessiner un idéogramme définitif. Plus démuné, on ne peut mieux faire que d'ajouter un ?

Christophe Marchand-Kiss, [a/c]

Chronique Alzheimer

Sans titre heureusement — Dès que je ne parle pas au « sujet », je parle à « objet ». Sans majuscule et sans particule. Quand je traite quelqu'un de con ou de conne, où suis-je ? Je ne sais rien de la connerie du quelqu'un en question, je la suppose, au « moment même où je parle », ou je la suppose dans l'absolu, ce qui est encore plus complexe à résoudre. En tout cas, je ne fais que la supposer, cette connerie, et cette connerie est une représentation, au sens où « on ne sait pas », au sens où « je peux me tromper », et je me trompe sûrement : personne n'est con en soi, le « sujet » ne l'est pas en soi, seul « objet » l'est.

J'enfonce des portes ouvertes. Les portes de la représentation, qui ne sont ouvertes, quoi qu'on en dise, qu'à « objet », et jamais au « sujet ». Ce que je dis de la « connerie du quelqu'un » est récit, et récit élémentaire, car « récit » est partout bien avant qu'on croie qu'il y a, justement, « récit ». La double représentation, voilà : passer du « récit » au récit (ou au re-cité) à travers la langue qui devient, soudain, langage. Et plutôt « langages », soumis à conditions et surtout pluriel. La pluralité des conditions, devant la langue, et avant le langage, est essentielle. Je quitte la « connerie », et reviens au « sujet » : impossible ; « ma » condition est « objet ». Je pense, et tout le temps, « objet ». J'instrumentalise, non parce que je veux « faire récit » bientôt, mais parce que je pense récit dans le là-maintenant qui est ma première condition et l'identité que je fais circuler. Car : mettons que je traite ce quelqu'un de « pute », je suppose un « récit », et je suppose que ce « récit » a une tonalité vraie. La « tonalité vraie » n'est pas la vérité (parce qu'il n'y a pas de « vérité » en soi, pas plus que pour soi — la vérité existe en tant qu'« objet », elle n'a pas de véracité propre ; elle est en mouvement « vers », impérative). Si je la traite de « pute », je pense, au moment même où je dis le mot « pute » que « ma tonalité a une véracité » ? Au fond, peut-être « même » pas. Non : je veux qu'elle soit une pute, donc un « récit » que je « réciterai », que je « reciterai », absolument pas tel quel, puisque je serai passé d'une langue x à des langages toujours aussi x. Le récit double naît sous x, il n'a pas de père, il n'a pas de mère, ou toutes les mères et les pères que l'on voudra, il s'annule sous l'accumulation, et sous la multiplication. L'accumulation, la multiplication, voilà l'ennemi ? Non : reconnaître une « chose » est un processus insondable, et pour le dire « définitivement » impossible. Je ne sais pas si c'est une « pute » ou une « conne » mais je le dis. Au moment même du dire, « pute » et « conne » s'annulent, signifient ce qu'elles signifient, et encore davantage (au sens où

toute tautologie a son dépassement chronique : rien ne demeure dans une rigidité admise et admirée), sont « récits » mais ne sont pas « encore » récités, re-cités. La re-citation, évidemment en déformation constante, voilà le « travail ». En revanche, la r« é » citation, le propre du présumé « littéral » (qui n'a aucune existence valable) n'est que la longue queue de comète du lien obsédant entre réel et réalité, entre représentation et représentations, dans la confusion obsédée, elle, de « langue » et de « langages ».

La « pute » et la « conne » dont on affuble le « quelqu'un » n'ont d'existence validée que si, et seulement si, « mathématiquement », on obtient, non en soi (et le « pour soi » n'a strictement aucune importance), mais dans l'entretemps (et non le « moment ») la confirmation obscène de ces « dire »s. Alors, on obtient « ensemble vide » qui est la condition du passage à « autre chose ». Ni « sujet » ni « objet » mais « chose » inconsistante, malléable, visible, virable surtout, virus visible et virable et que l'on peut donner et qui ne donnera ni « pute » ni « conne », mais « amour » et « chérie », par exemple. Processus de passage et de transformation du récit obsédé au récit obsédant. Le « récit obsédant » s'appelle aussi écriture, il est l'objet du récit, et récit-sujet. L'idée, ici, n'est pas de catégoriser des clichés (lire Olson), ni de les canaliser, mais de les faire exploser. Savoir, d'abord, que ce sont, à « la base », des récits, et qu'on en fait des « recités », des récits de récits, des représentations de représentations, des miasmes perpétués de miasmes subjugués (aucune durée de vie « semblable »). L'idée, ici, n'est pas de redire « pute » ou « conne », de ne pas redire le « récit », mais d'en faire, quoi qu'on en fasse, une écriture, non de soi ou des autres, ce qui n'aurait aucun intérêt (ou un intérêt « médiocre »), mais de celles qui déplacent le « point d'impact ». Ainsi « soit-il », après tout. Sans point d'exclamation.

Jean-Pierre Balpe, [a/c]

Vidéopoésies, la collection « Le pont sur le i »

Les petites éditions incidences dirigées par Giney Ayme poursuivent avec constance leur collections de « vidéopoésies ». Viennent en effet de sortir quatre DVD supplémentaires, les numéros 15 à 18, cette collection constitue donc déjà une série remarquable et j'ai déjà eu l'occasion de signaler quelques uns des volumes parus, travail d'autant plus remarquable que, à ma connaissance, il est unique. Unique et indispensable car, à part dans le fouillis du web où ces œuvres sont souvent mal référencées, il est difficile, pour le public de se faire une idée de ce domaine en émergence mais qui s'affirme et offre déjà des œuvres intéressantes comme le montrera en mai la remise des prix « poésie-média » du BIPVAL/Festival (Festival de la Biennale Internationale des Poètes toujours soutenu avec constance par le Conseil Général du Val-de-Marne).

Les quatre titres publiés sont :

N° 15 (20,00 €) : « Je rougis » de Julien Blaine poète reconnu pour ses nombreuses performances, sa longue animation de la revue Doc(k)s qui a ouvert tant de voies dans ce domaine (cf. leur site <http://www.sitec.fr/users/akenatondocks/> qui renferme de nombreuses archives). Il donne ici une de ses performances réalisée avec le contrebassiste Richard Léandre et durant laquelle, outre le texte qu'il profère, il utilise diverses conques pour des formes qu'il appelle des berçantes.

N° 16 (20,00 €) : « Petites annonces » de Philippe Boisnard, un travail hypertextuel, interactif autour de pastiches de petites annonces débouchant sur des montages de textes dits et de vidéos ou de photos. La thématique sociale est basé pour l'essentiel sur une critique de thèmes comme l'écologie, les sites de rencontre, la guerre, etc.

N° 17 (20,00 €) : présente les travaux de Vannina Maestri et de Jacques Sivan, d'abord autour de deux travaux individuels, « ça va ? » de Vannina Maestri et « monologue » de Jacques Sivan qui se rejoignent ensuite dans une intervention à deux voix « c'est fait de choses matières ». Leurs œuvres sont peut-être celles qui s'interrogent le plus sur les rapports poétiques entre l'image, le texte et le son : comment éviter de tomber dans l'illustration ou dans le contrepoint pour produire un travail où le texte tient difficilement sans l'image et réciproquement.

N° 18 (15,00 €) : non plus un DVD, mais un CD audio qui présente dix huit de ce que David Christophel appelle des « opéras parlés », travail de mise en relation de la voix lisant et de divers instruments (de la harpe à la flûte en passant par le clavecin ou l’harmonica etc.) en utilisant une part des nombreuses techniques que permet désormais le montage sonore. Une recherche qui essaie d’utiliser de la façon la plus riche possible, tout en restant sur la crête de la lecture, ce que le travail sonore peut apporter à l’écriture poétique.

N° 20 (26,00 €) : *Performances Akenaton*, 1988-2008. Comme son titre l’indique, une anthologie « historique » qui reprend neuf des performances de ce groupe réalisées sur vingt ans de travail. Un DVD utile pour pouvoir revisiter cette notion parfois bien floue et se faire une idée du travail de Jean Torregrosa et Philippe Castellin.

Ces quatre productions, explorant chacune un champ très spécifique, ouvrent sur la diversité des recherches d’écriture dans ce domaine dont l’étiquette n’est pas encore fixée : vidéopoésie, poésie-média, mediapoetry, etc. où les artistes, la plupart travaillant dans ce qu’il est convenu d’appeler le multimédia cherchent à s’affranchir des limites tant techniques qu’économiques du livre pour s’emparer d’outils comme l’informatique désormais accessible à tous et les mettre au service d’expressions originales. Ils représentent ainsi une bonne ouverture sur les problématiques auxquelles l’écriture poétique est aujourd’hui amenée à s’affronter.

Pourquoi des images : réponses par la recherche des attracteurs étranges et par la domination (trouver un autre terme) des nouveaux médias qui ont créé d’autres façons de lire.

Anne Malaprade, [a/c]

Emmanuel Fournier, *L'Infinitif complément*,
Éric Pesty Éditeur, 2008, 20 p., 9 euros.

La poésie jusqu'à l'infini

Traité de grammaire ? Ouvrage de rhétorique ? Manuel d'écriture ? Secrétaire ou formulaire tels que le dix-huitième siècle les proposa aux correspondants soucieux du bien écrire ? *L'Infinitif complément* se présente sous la forme d'une série de trente et une propositions numérotées, rédigées en vue d'une conférence prononcée en avril 2000 au Centre de Poétique Comparée qui, désormais recueillies en livre, se placent et se déplacent comme les pièces d'un puzzle que le lecteur peut disposer comme il l'entend. La numérotation est l'indice d'un ordre qui contient, ainsi, la possibilité d'un certain infini et, tout au moins, le calcul virtuel de probabilités formelles qui sont autant de dispositions à l'invention et à la combinaison nécessitant une certaine audace de la part du destinataire. Dispersion, fragmentation, discontinuité, désordre en vue d'un agencement mouvant : l'extrême combinatoire, l'excès formel, l'aimantation des fragments les uns par rapport aux autres sont des propositions infinitives et infinies. Ces dernières permettent aussi à l'écriture d'imaginer un récit ou une fable manquante à projeter hors-livre que rien, pas même l'infinitif, ne pourra toutefois restituer intégralement.

Rappel : un verbe à l'infinitif présent est incapable à lui seul d'actualiser le procès, d'où le nom d'*infinitivus* qu'il portait dès le quatrième siècle. Il ne contribue à situer le procès par rapport à un repère présent, passé ou futur que s'il est associé par la syntaxe à un verbe à l'indicatif. Je le *vois* écrire ; je *l'ai vu* écrire ; je le *verrai* écrire. L'infinitif peut avoir de plus une valeur simultanée ou ultérieure (je pense écrire *demain*) qui sont relatives au procès principal. L'infinitif est donc un mode d'action virtuelle et, surtout, un mode d'action non personnel. Or cette économie de la non-expression du sujet est appréciable, pour le philosophe comme pour le poète, et riche d'une expression qui n'est plus soumise à la réduction d'un je qui aurait oublié l'autre. Contourner l'intime, envisager la pensée au travail, pour renouveler le langage du poème comme celui de la philosophie. La poésie à venir est tendanciellement objective et littéraliste, contre toutes les figures du poétisme et de l'idéalisme. L'énoncé alors produit évoquerait à la fois l'insignifiance du réel et le souci signifiant de la langue. Le mode infinitif désorigine la langue de l'expérience intime, singulière et provisoire : « Ce qui est pratique avec l'infinitif, c'est qu'on peut éventuellement parler de soi en toute impunité, sans que cela soit inutilement visible, sans que cela se pense dans les pensées habituelles, et surtout sans s'encombrer d'un 'je' sur lequel se projettent inévitablement toutes sortes de préjugés qui ne sont pas soi ». Il restitue l'épaisseur d'une énigme : celle du penser et de l'écrire, qui, l'un par l'autre, constituent les paroles comme un archipel éclaté dans lequel le sens est conditionné mais non aliéné à cette structure dont la souplesse, invisible,

tient avant tout aux blancs, aux non-dits, aux marges libérées par la légèreté des sons-sens. La poésie, qui est pensée et pesée aux côtés de la philosophie, se renouvelle donc au contact d'un mode verbal qui restitue l'opacité première de la parole, dont l'émetteur comme le destinataire sont aplanis, brouillés : disparus et cependant latents. La neutralisation ouvre des perspectives et cette textualité n'apaise aucun des conflits du sens dans le son. Penser, écrire, concevoir la vérité, travailler la langue apparaissent alors comme des activités qui se déterminent en fonction d'un horizon que rien ne peut délimiter. On entre dans l'écriture pour ne jamais en sortir tant qu'on est vivant : et peu importe, finalement, le silence et les vides. L'infini est à l'œuvre, il module et anamorphose tout ce que la parole dit et ne dit pas, tout ce qu'elle prononce tout en exprimant le rien.

La grammaire conditionne ainsi un art poétique soucieux de clarté pensive et d'économie expressive qui conçoivent une poésie libérée des pièges prêts-à-penser, prêts-à-formuler. Une poésie qui se soucie moins de parler que de dessiner, mentalement et graphiquement, au moyen de signes plus ou moins visibles donc, l'aventure d'une langue simplifiée. Simplification extrême, effectivement, puisque la syntaxe tente de s'abstraire de tout ce qui l'encombre, mots ou propositions : « Il est apparemment facile d'expliciter la règle d'écriture infinitive : se délivrer des éléments de langage qui ne sont pas indispensables à la pensée et qui sont susceptibles d'entraver sa course, ce qui revient, pour peu qu'on y réfléchisse, à s'abstenir des substantifs et de leurs attributs, pronoms, articles, adjectifs, adverbes. Et avec eux des relatives et de certains modes de complétives. » Simplification pensive ensuite : elle amène à une prise de conscience et à une densification de la langue qui pourrait tendre à une liberté d'écrire et de pensée elle-même infinitive, pour laquelle il n'y ait ni achèvement ni clôture. Désenchantement enfin par lequel la poésie, renouant avec l'énoncé de type philosophique, sort du poétisme ou d'une néo-poésie qui continue de sévir. Emmanuel Fournier avait, en 1997, proposé une contribution lors de Rencontres de Marseille consacrées aux liens entre poésie et philosophie intitulée « Chercher la vérité, en un seul verbe ». Son exposé était structuré autour des étapes suivantes : 1/Croire chercher la vérité 2/Savoir chercher la vérité 3/ Vouloir chercher la vérité 4/Pouvoir chercher la vérité 5/Devoir chercher la vérité. Si la vérité est une étoile filante, la poésie, couplant le fini de la langue à l'infini de sa mise en acte, ne cherche pas de vérité définitive : plutôt une vérité infinitive conçue comme une suite indéfinie de pensées verbales. Poésie sans fin, poésie pensante nous offrant la possibilité d'envisager l'histoire d'une vérité-avenir qui laisse place à l'étonnement, la surprise et la digression.

Se démunir, donc, dans le dénuement d'une forme déterminée dont la simplification désaccorde les habitudes et les préjugés, qui permet au sujet de se mouvoir autrement dans la langue. Clarifier la pensée du poème par la philosophie, intensifier la langue et le dessin en créant les conditions d'un espace neutre et distancé dans lequel l'infinifinitif pose des moments de conviction, des traces d'investissement. *Dénuier dessiner désirer* : ces trois infinitifs constituent le titre programmatique d'un livre d'Emmanuel Fournier qui tente justement d'insuffler au poème l'élan décisif du trait et du dessin dans un dénuement cristallin. Travail d'exposition infinitive.

Jean-Pascal Dubost,

[a/c]

CONTINUATION DES DÉTAILS

(Un montage)

(pour Action Poétique, évidemment)

(de l'année 2007)

Janvier

Les principes probablement arbitraires et autres adunata qui régissent ou affleurerent l'intention à la réécriture et à la rerécriture de la « continuation des détails » furent principalement de sauter du coq-à-l'âne, de chausser les bottes des sept lieues, de faire des sauts de puce et des têtes à queue et d'être sans queue ni tête, et secondairement muet comme une carpe et bavard comme une pie, de verser de la sauce piquante, de tourner qu'une fois langue en sa bouche, de dire patenôtre du singe, de tirer par les cheveux, de se prendre le chou qu'abus, de prendre les vessies pour des lanternes et de parler lanternois, de tourner les truies au foin, de battre le faire quand il est chaud, de placer la charrue devant les bœufs, de reprendre son poil à la bête, de chatouiller saint Quenet, de choquer sainte Nitouche, de devancer saint Glinglin, de dépouiller saint Frusquin, d'y aller pas de main morte, de prendre ses jambes à son cou, d'appeler un chat un chien, de courir plusieurs lièvres à la fois, de chercher midi à quatorze heures, de péter plus haut que son cul, d'en chier une pendule, de se border de nouilles, de briller par sa présence, de braire comme un âne, de se sentir bien comme une boisson sans eau, de nager en eaux troubles, de filer en moins de deux, de sortir des sentiers battus, d'écrire français comme une vache espagnole, d'avoir une perruque sur le bout de la langue, de mettre la main à la pâte, de suer sang et vin, de dire tout et son contraire, de rester ras les pâquerettes, d'en perdre haleine, de rompre l'andouille sur le genoux, de cornucopier de joyeusetés, de tintamarrer de rire et de brouiller les pistes !

Mars

« Tout journal est faux », écrit Jude Stéfan dans son Faux journal, ce qui déplait au poète Jean-Paul Klée qui dans son journal Mon cœur flotte sur Strasbourg comme une rose rose écrit, lui : « presque tout est amer, sec, désespéré, tourné vers la mort, la tristesse, la vieillesse, le mépris de soi (jusque dans le « faux » titre...), la dérision, le suicide, le sexe, la solitude, l'anecdote châtrée ; la rancune de soi-même [...] Quel dommage que Stéfan fasse au canif trop bref... ». Jean-Paul Klée aime l'impudeur. Il faut que ça bande et baise et danse et fourmille et détaille et révèle et traîne et glose et pense et marche et drague et jouisse et mange et boive et pisse, s'exaspérant que l'atrabile Stéfan ait réduit 7 années en 49 pages ! En privilégiant la valeur intensive du geste par volonté active de ne pas écarter le plaisir pour expérimenter l'inintérêt d'une année de vie consignée dans un cahier

192 pages petits carreaux et en éliminant les fioritures personnelles à la saisie sur ordinateur, avec l'intention de ne pas en avoir et pour objectif de privilégier la syntaxe comme recherche d'un apex par irrégularités bondissantes et comme imprévus de vie, j'espère obtenir un memento apocryphe et un juste milieu entre les deux, Stéfan et Klée.

Avril

À mon grand regret je termine quel beau livre ; et dire que ces mots pourraient être les miens, pourquoi sortez-vous habillé, parce que les autres s'habillent, parce que je tiens à l'apparence, il faut gagner sa vie, j'ai besoin de marcher, oui, comme on respire, même si ça met en joie, parce qu'on veut y croire malgré le petit nombre de lecteurs. A peine rentré, je passe une journée dans les prises de sang. Vous êtes guéri de votre indélicate omniprésence, dit le radiologue, mais ne la nommez pas, écrivez plutôt un rondeau du poumon.

Ce qui m'indiffère me surprend mais en revanche ça fait surgir à nouveau l'idée d'une tétralogie ; après le feu, l'eau à Paimbeuf, et la terre et l'air, je ne sais où ; les lieux disparus sont des éléments de rêverie qui me relie à des lieux de résidence non pollués : la poésie appartient au secteur primaire. Imaginons que ça se fera.

N'ayons pas peur des mots : quel bonheur ! J'ouvre un livre et c'est déjà ce mot et immédiatement un appel de la syntaxe, car quelle grâce. Chaque période semble tendue vers une existentielle question, la mythobiographie génère un perpétuel recommencement, il n'y a qu'un pas vers une royale (sinon sainte) nuance, j'y perçois un idéal de solitude touché de je ne sais quel doigt, du dieu de la nuance contre l'abondance artificielle. L'abondance est un idéal de solitude ? Je ne suis pas sûr. L'excès verbal demeure pour moi un mystère ; des auteurs comme Rabelais, ou Sterne, ou Schmidt, peuvent me dispenser de parler, parce que les livres s'offrent comme des solutions de spontanéité qui délivrent de l'angoisse qu'on éprouve à entrer en relation avec l'autre puisque, profondément, nous sommes peuplés.

Je dois quitter mon livre, l'hôtel, Reims, et réanimer des enfants qui ne font pas grève. Puis en soirée je ne comprends pas qu'on ajoute de la crotte de chien au compost, je fais part de mon étonnement au poète multidisciplinaire pour boire le vin d'Éric Pfifferling ; ce qui me laisse songeur parmi les autres. Je repartirai dans ma belle solitude avec un cut-up en l'air en hâte, sur papier rose mademoiselle : « l'histoire des mots c'est un quotidien qui nous aide au monde entier à écrire, à parler et des tas de mots comme monde... Les mots vient de notre cœur » ; tout le reste n'est pas (assez) littérature.

Horreur, la France sent le nazillon !

Ce qui est anormal aux yeux de la majorité ne signifie pas que l'inné agisse et qu'on acquiesce, remplacez certains mots par « juif », et vous avez un fond de discours nazi ; et vous aurez froid dans le dos. Il faudra un jour peut-être quitter les chapelles pour entrer en union artistique.

J'ai repris. Pourvu que ça tienne. Le plaisir touche à des points sensibles comme une fascination pour ces saintetés exemplaires non assujetties à la volonté de l'abstraction.

Entre deux tâches au jardin j'entre en admiration supplémentaire pour une pensée incandescente qui s'appuie sur une foi ardente en des textes fondateurs, l'écriture commence par une fuite devant la réalité où les meilleurs des hommes se taisent, rien qui vaille la prière du cœur d'un inconnu, l'écriture s'instaure dans la déchirure, tourne autour de l'absence, oui, un bel exercice de solitude et de face à face. Quant à celui-là, rien à faire, ça me hérise les yeux, et je ne vais pas perdre 7 euros 40 même d'occasion, je préfère déjeuner avec Cécile dont je n'avais plus de nouvelles. Cela dit, une certaine échéance nous préoccupe. France, mère des arts, combien de temps nous nourriras-tu du lait de ta mamelle ? Les candidats ne connaissent que le spectacle vivant et les coucous.

Repartons en écriterrance en Irlande, à mots, cueillir sensations et impressions, ma foi, ça se passe bien. Peut-être j'exagère sans autre but que de poser un pied devant l'attention d'entrer dans la pensée qui m'attend et rien d'autre que cela, oui et non, j'écris un petit traité de la marche sans but. Mais comment peut-on adhérer à des propos d'un autre âge ? La mécanisation de l'avancée touche directement ceux que ça ne concerne pas (encore), donc ceux que ça concerne font la queue.

Dans la véranda face à l'extérieur j'avais quelques livres et jardiné, je regardais deux corneilles ramassant des poils frottés contre le noisetier et me dit quelle paix quand tous les oiseaux font entendre le sentiment du monde et quelle belle journée à replacer les plantes et à remplir l'œil d'une fulgurance trop durable pour être crédible. Les choses prennent leur temps d'être. Une bonne nouvelle est tombée le 13 avril.

Je me dis souvent que je n'entre pas assez dans les détails plus précisément ; quand je serai vieux j'espère que je relirai mes cahiers, ça ne se décide pas, je m'assois et vient ce qui ne peut venir qu'à l'heure du cahier, ayant peur de tomber en panne et que l'obsession d'une journée tourne au drame de n'avoir plus de rituel, si je tiens le rythme de vie, j'apprécierai la relecture de ces détails. Je fabrique des phrases qui bondissent quand je trouve un livre de Hopkins ; et Beroalde de Verville me porte vers les élections présidentielles en

me faisant bien comprendre que tous vont grattant dans les évier de l'éloquence et se rendent parfaits, il n'empêche que je suis inquiet, que faire, comment habiter l'imperfection dont je ne voudrais témoigner à personne, je me remplis de pages labiles et impérennes tout en étant convaincu de doutes qui reposent sur des certitudes et des pirouettes verbales parfois ça arrive mais qu'y voulez-vous, j'ai des expériences vécues dans le flou et le vague même pour ne rien dire. Ça ne bouchera le derrière de personne, ça dégage le mien, et j'aimerais que ça fasse rire les enfants. La mule est langoureuse, tout ne va pas bien, mais ça va. J'en conclus qu'il ne faut pas avoir peur d'effrayer par le détail.

Un enfant me répond qu'après le verbe, il y a le complément poétique.

Une vraie et fragile conviction : la pirouette verbale qui sente le lilas et la glycine à plein nez. Les petits pois sont ce matin en rang.

Sinon qu'elle fut du collectif Change, je ne sais rien de cette poète qui me subjugue et veut écrire pour ne plus écrire et trouver une forme qui parle aussi peu, écrire un livre qui soit sans explication, sans annexe. Je pêche par précipitation et faiblesse et je l'attends, ce Livre, qui parle aussi abondamment peu de soi, j'y mettrai toute mon énergie, et il ne faudra pas se déconcentrer. Il faut projeter et envoyer son espoir en éclaireur ; cela dit, peut-être commencera-t-on dans quinze jours à nous bâillonner ?

Combien de fois recommence-t-on une journée ? Sans tension je n'achète pas les journaux car l'écart s'est creusé dans la nuit, et selon les estimations nous allons vers l'inéluctable. Aucun bonjour, aucun merci, aucun « ça va bien ? », aucun au revoir, aucun sourire, au bureau de vote, hier, ce qui n'encourage pas la vie sociale. Un grand mouvement inutile se met en branle et des propos sur la prédestination circulent sur le net, seulement voilà, ils acquiescent en majorité, il va falloir sérieusement songer. Quoique je n'entre pas dans l'intimité des rencontres et des faits, force m'est de constater que c'est trop intime et qu'il faudrait un masque d'insignifiance à ces papiers qui me concernent, extérieures, lointaines, étrangères, sans virer dans l'impersonne qui se veut unique et rythme et d'une certaine manière plus personnelle qu'un journal poétique, je n'aime guère la généralisation de soi.

Le personnage de Tortore a fait son apparition comme alter sans ego dans l'espace conscient. Il rassemble tout le simple et tout le complexe pris entre Gargantua, Grabinoulor et Shandy ; entre deux tentations d'obéissance et de désobéissance, de respect et d'irrespect, Tortore n'est pas descriptible, alors prudence. La lecture de Beroalde de Verville, et de son banquet lexical stimule le logogriphe, le bibliomane, le bibliophage, le bibliolâtre, le logophage et le

logobibliolâtrephage qui fourmille d'intentions... ainsi quoi, tantôt il exprimerait le simple de son alter double lequel encouragerait sa fougue de complexité, le despote et le libertaire partageraient le pouvoir selon la loi de l'alternance. Je souhaite que tout se passe comme ça vient, que ça ne ressemble à rien, ça ne peut ressembler à rien, pas aux lettres que je trace sur la page que je viens d'écrire, mais ressemble à la lettre suivante plus une autre plus les suivantes qui dessineront la représentation labile d'un corps dans toute sa simplicité et sa complicité. Je salue mon alter double qui n'a pas l'apparence de mon autre double. Tortore est une cocotte de papier, comme l'écrivain grec à qui on attribua des ouvrages de synthèse chrétienne. Pseudo-Tortore est un pseudo-texte, il n'existe pas.

Ayant pour modèles de non-existences existentielles et livresques Don Quichotte, Francisco de la Villalonga de la Huerta del Sol, De Selby, Karl, Hank, H.C.E., Molly Bloom, Bobosse, Jacques, Faustroll, Alcofribas Nasier, Ulysse, Grabinoulor, Mellors, Stolz, Alvaro de Campos, Tristram Shandy, Achab, Dodin-Bouffant, Walden, Maurice, Le Brigand, Sal Paradise, Lancelot, Tobler, Le Narrateur, ces doubles et non-doubles troublants de non-sens et de redoublements de sens tellement criants de vérité que je n'ai pas d'autre solution que de me trouver dans une pareille situation de réinvention si je veux rester dans mes admirations sans limites, dans le désordre et littéralement, on peut considérer N'Importe Quoi comme le personnage élipssé de mes divagations.

Polémique autour d'un débat annulé à cause de pressions de toutes parts au prétexte du temps de parole étonnant et à l'origine desquelles on trouve un paranoïaque effrayé par l'opinion contraire qui pourrait s'exprimer dans un texte dont le personnage principal serait un auteur indépendant. Alors pseudo-Tortore souffle à l'oreille du narrateur l'idée d'un texte dont l'anonyme personnage principal porterait le non-nom d'Auteur Indépendant. On suivrait les doutes et les angoisses de son acabit, on le suivrait dans sa vie de cotisant à l'association pour la gestion de la sécurité sociale des auteurs (Agressa) dépendant de son insatisfaction, on le suivrait dans ses circonstances et dans ses pires cauchemars, on le suivrait à Mordelles présentant la finalisation de son moi absent, on le suivrait dans ses excès de vin, dans ses recours et dans des images du temps, on le suivrait dans une journée démocratique. Mais menacez de le renvoyer au turbin pointé, fichtre, il redoublera d'angoisse.

Cette impression qu'on foule mille fois la même terre dans ses passages en unités d'expériences, la vie (attention !) se compose d'intermédiaires sublunaires au profit d'une continuité spirituelle (c'est-à-dire intellectuelle tournée vers une interrogation du monde), et sur ce fil on file au fur et à mesure qu'on progresse projectivement, je ne dirai jamais assez le plaisir que les livres de Paul Nizon m'apportent en l'écoutant sur France Culture. Je me disais que tout (sinon beaucoup) repose sur des événements.

Yves Boudier, [a/c]

Revue & Revues

Transkrit. (n° 01, mars 2009, Zeitschrift für Literatur.)

51, rue Emile Marck, L4620 Differdange, Luxembourg
editions.phi@editpress.lu

Sous l'autorité littéraire de Jean Portante, cette nouvelle revue « multilingue » est née de la nécessité d'entretenir l'échange et le dialogue entre les cultures germanique et latine. Point d'intersection en territoire « neutre », le franchissement du Rhin est son objectif, la traduction croisée son outil. Ainsi se côtoient Volker Braun (trad. A. Lance) et Bernard Noël, Edmond Dune et Juan Gelman, les photographies de Carlos Bosch, *Piqueteros*. Les présentations sont impeccables, les traductions précises. « *Vivre est un exercice qui chaque jour rature l'habitude / leben als übung die täglich die gewohnheit tilgt* », Bernard Noël traduit par Michael Speier. Ou bien Georg Trakl par Edmond Dune : « *Aufflatern weiße Vögel am Nachtsaum / Über stürzenden Städten / Von Stahl - Des oiseaux blancs s'envolent à la lisière de la nuit / Par-dessus l'écroulement des villes / D'acier.* » Quelques notes de lectures pour clore, par exemple celle de Pierre Joris sur *Les Techniciens du Sacré*, l'anthologie de Jérôme Rothenberg (trad. Yves di Manno) chez Corti.

Diérèse. (n° 43, 2009)

Daniel Martinez. 8, avenue Hoche, 77330 Ozoir-la-Ferrière.

On ne présente plus cette revue polymorphe, dont le sommaire d'une grande richesse permet de parcourir les « *poésies du monde* » aussi bien que les écritures les plus proches de nous, par la publication d'inédits, de lectures critiques, de « bonnes feuilles ». Par exemple cette fois, Margherita Guidacci traduite par Bruno et Raymond Farina, Federico García Lorca par Pacôme Yerma et Joachim Sartorius par Joël Vincent. Quelques soixante pages de haut vol : « *Mas todo vive y todo piensa, / Y el uno es todo la inmensa Nada.* » / « *Mais tout est vivant et tout pense, / Et l'un est tout dans l'immense rien.* » (FGL). Bernard Noël en écho à Jeanpyer Poëls, « *Défaillir ?* ». Jacques Sicard sur le cinéma d'Antonioni, Hitchcock, Depardon. Romain Verger commentant Lucien Suel. Alain Hellissen revenant sur le travail d'éditeur de Jean-Pierre Paraggio, (*Les Cahiers de l'Umbo*). Gavard-Perret regrettant « la voix estompée » de Julien Gracq...

Neige d'août. (n° seize-dix-sept, automne 2008)

58210, Champlemy.

Comment ai-je pu passer à côté de cette superbe revue d'exigence ? Camille Loivier (traductrice du chinois) mène là, entourée d'amis de France et d'Extrême-Orient, un travail d'une qualité remarquable, tant dans le choix des textes et des auteurs que dans la façon même dont cette revue se présente, toute de discrétion et de sobriété. Format classique, une typographie sans forfanterie. Mais surtout de l'espace pour les textes, les poèmes, ce qui permet de vraiment entrer dans la singularité et la pensée de tel et tel auteur. Écrivains coréen (LEE Sung-Cheon), chinois (Wang Wen-hsing), poète japonais (Sasaki Yasuyuki), à la lisière de Jacques Roubaud, Sabine Macher, Marie Etienne, Paul-Louis Rossi, Marie Huot, Alain Georges-Montès, Jacques Josse ou Esther Heboyan. De Francesco Tomada, Fei Ming, Lai Ho ou Sofia Queiros. Sans oublier les photographies de Camille Loivier, du Japon et Taïwan, dans le dépliement de son texte liminaire, *De tourment en tourmente*.

Europe. (n° 960, avril 2009)

4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

www.europe-revue.info

Une fois n'est pas coutume, je m'attarderai plutôt sur les notes de lectures et différentes rubriques parallèles au double dossier consacré à Léon Chestov (un texte remarquable (1936) de Benjamin Fondane, avant le récit de ses rencontres avec Chestov) et Jean-Luc Nancy (ne pas manquer le poème de Philippe Beck, *Espace*, le texte de Ginette Michaud, *Ek-Phrasede de Nancy*, enfin la contribution de Jean-Christophe Bailly). Donc, tout d'abord lire Eva Strittmatter, Jolanda Insana, René Corona et Jean-Paul Lerouge, dans *Le Cahier de Création*. Puis Pierre Gamarra soulignant la singularité du récit d'Anne Talvaz, *Ce que nous sommes*, récemment publié chez L'Act-Mem. Charles Dobzynski revenant sur *Ça* de Franck Venaille : « *je suis là / confiant dans le poème à venir / tandis que le soleil blanc / s'étale, disparaît, revient // faisant de moi l'orphelin de l'écriture* ». Marion Boudier analysant l'écriture théâtrale singulière d'*Une belle journée* et de *Topographies* de Noëlle Renaude... Et Maurice Chappaz qui « *s'embarque pour le paradis* ».

« Le Cahier du Refuge ». (n° 178, avril 2009)

cipM, Centre de la Vieille Charité, 2 rue de la charité 13236 Marseille cedex 02

www.cipmarseille.com

Essentiellement pour Christian Prigent et *Le Sens du Toucher*. Avec des textes sur le travail des artistes Philippe Boutibonnes, Jean-Marc Chevalier, Joël Desbouiges, Serge Lunal, Mathias Pérez, Pierre Tual, le photographe Olivier Roller. Quant à Vanda Benes, actrice d'« auto-mise en scène », elle s'attaque à *Peep-show, roman en vers*, du même Prigent. Signalons enfin le travail de la maison d'édition *Cadex*, sur lequel reviennent Daniel Biga, Nicolas Cendors et Marcel Moreau.

Rehauts. (n° 23, printemps-été 2009) Revue semestrielle d'art et de littérature.

Deux adresses, au choix : 24 rue du Bas. 62180 Airon-Notre-Dame
105 rue Mouffetard 75005 Paris.

(*dedans - dehors*) Titre du numéro. Alternance des générations. Des écritures et dessins, des notes d'atelier. Des instants d'émotion suscités par la lecture de Franck Venaïlle, 2008 *poèmes.09. Noord*, de Bernard Noël, *Le Jardin d'encre-V-*, de Carole Florentin, *Je vais sortir*, ou d'Etienne Faure, *Vues prenables*. Ou par la découverte de Christian Rigault : « *je vis la partie antérieure inférieure de mon corps / le reste n'est que des mots / je dis gorge pour m'étrangler.* » Ou encore grâce aux dessins de François Righi, comme pour se disposer à lire l'émouvante et précise note de lecture de Jacques Lèbre sur *Je serai parmi les amandiers* d'Hussein Al-Barghouti, qui repose dans l'arrière-pays de Ramallah parmi les arbres plantés par son père en 1948.

Po&sie. (n° 126, 4^e trimestre 2008)

Editions Belin. 8, rue Férou. 75278 Paris cedex 06.
www.editions-belin.com

Un numéro particulièrement intéressant, précisément pour les lecteurs d'*Action poétique*. En effet, le travail de notre ami Maurice Regnaut, tant à travers ses lectures de Mallarmé que de Rilke, trouve là une place de choix. La proximité exigeante dans ce numéro de Paul Celan, Ôoka Shôhei, Sarah Kirsch, Jean-Pierre Chevais, Dominique Buisset, Beda Allemann ou Peter Szondi souligne l'extrême qualité de ses analyses, de ses traductions et de son écriture poétique : « *A toi donc, la parole commune, à toi ici / de la reprendre toute en son fondement même, / à son origine, à toi seul de réinventer / en tienne liberté la commune grammair.* »

Et, je ne saurais clore à la fois ma lecture de cette livraison et de cette chronique sans revenir sur la réponse faite par Michel Deguy, Jacques Dupin et Martin Rueff (page *Rebonds* de *Libération* du 12 mars 2009) à nos services « culturels » qui désormais dans le cadre de la Semaine de la langue française (on avait déjà la semaine du blanc, du poisson, ou de je ne sais quoi !) se proposent de nous faire découvrir et de nous approprier dix mots « montrant la capacité de notre langue à exprimer l'avenir »... Réplique donc de nos trois poètes : honteux, vésanique, ridicule, délictueux, scurrile, odieux, stultissime, léthargique, contre-productif, con.

Joseph Julien Guglielmi, [a/c]

LE JOURNAL

Jeudi 16 avril

Rue Pihet, tout en épiluchant une golden, je me dis c'est la panique générale. Deluy me demande le journal pour dans une semaine ! Et je manque de munitions !

Vendredi 17 avril

Voyage à Chambéry chez Henri Poncet, carré Curial où se trouvent les bureaux des éditions *L'Act MEM* et de la revue *Passage à l'Act* qui font suite aux éditions COMPACT.

C'est là que doivent paraître mes « Selected Poems » (1960-2008) avec une préface d'Élisabeth Roudinesco qui m'a beaucoup touché...

Vendredi 17 avril

Picasso : « l'art n'est pas chaste... l'art est dangereux ou s'il est chaste ce n'est pas de l'art. »

My last book avec Jaccard, après *Le Drap phallique*, c'est maintenant *Clitoris...*

Couverture d' *Action poétique* numéro 194, Christian Prigent fait partie des poètes newyorkais; Why not ! Même numéro, Joseph Mouton « nous protégeons notre fille contre une bande arabe » !

J'avais écrit sur les photographies, véritables « tableaux vivants » de Catherine James... « s'imposent comme une méditation exemplaire sur la nudité »...

Ai-je déjà parlé du merveilleux colis « Burning Deck » reçu en août ?

Merci Rosmarie and Keith Waldrop. Avec Craig Watson, Elizabeth Robinson, Catherine Imbriglio, Erica Carpenter...

Et *flat with no key* de Keith and Rosmarie « having nothing to say and saying it ». Plus *Pertes inespérées* de Keith au *Théâtre Typographique* traduit par B. Rival et B. Vilgrain.

Sous le signe de Jack Spicer

« Hell is this :

the lack of anything but the eternal
to look at »

Reçu aussi de B. Heidsieck et Françoise Janicot :

Heide and seek bis

Un ensemble surprenant d'écritures, collages, photographies exposés à Naples (sept. 2007) par Robert Kaplan.

MONT ANALOGUE

Île de la taille d'un continent dans le Pacifique sud. Elle tire son nom du pic qui la couronne et qui est le plus haut sommet de la terre... (Dictionnaire des lieux imaginaires de A. Manguel et G. Guadalupi)

Pour les soirs de spleen ou de partouze.

« Les Single Malts représentent la quintessence des couleurs et des arômes de l'Écosse... »

Listen ! *Talisker, Lagavulin, Dalwhinnie, Kno-ckando, Oban, Cragganmore, Glenkinchie, Caol Ila, Clynelish, Lochnagar, Lardhu, Brora...*

Et mon préféré *Laphroig*, de l'île de Islay comme Caol Ila et Lagavulin et leur parfum de tourbe.

Slainte !

Vendredi 17 avril

« Écrire c'est apprendre à mourir – autrement dit à vivre. » Une trouvaille ! De Philippe Lançon ! (Libé)...

Parenthèse du 12 juillet 2008

Il pleut... *La vie est une (loft) story told by an idiot*, comme vous savez... Je gage que *Les chiennes de garde* vont aboyer devant ça : « Loana (son vrai nom), c'était une poule qui dansait sur les podiums des bars et des marchands de chair de la Côte d'Azur, c'est aujourd'hui Barbie – modèle seins pigeonnants... » Le reste à l'avenant ; c'est signé une certaine Judith Perrignon... On préfère le *dom* !

Parenthèse de Artaud Le Momo :

Yo kutemar tonu tardiktra

Yo kute drikta anu tedri

12h30.

Je continue dans les collages en écoutant Reggiani...

Le répondeur du téléphone déconne !

Artaud :

(Chiez sur moi.)

Lire, [Li]

Joseph Julien Guglielmi, *Selected poems*, Act'Mem

Bernard Plasse/Liliane Giraudon/Jean-Jacques Viton,

Vous mettez ça sur la note, Diem Perdidi

Hans Bellmer à Henri Michaux, *Pour Unica Zürm*, Ypsilon

Christophe Petchanatz & Ivar Ch'Vavar, *Hon, l'Être*, Le corridor bleu

Poèmes de Paris, anthologie, Parigramme

Henri Pichette, *Odes à chacun*, Poésie/Gallimard

Sandro Penna, *de la gourmandise*, Ypsilon

Patrick Quillier, *Le Gardeur de Troupeaux de F.Pessoa*, folio

Michael Gizzi, *New Depths of Deadpan*, burningdeck

Claudio Francia, *Poetically correct*, Fidel Anthelme

Keith Waldrop, *Transcendental Studies*, New California Poetry

Annie Zadek, *Vues de l'esprit*, La passe du vent

Pier Paolo Pasolini, C., Ypsilon

Jean François Chevrier, *Proust et la photographie*, L'Arachnéen

Yannis Ritsos, *Pierres Répétitions Grilles*, Ypsilon

Tomas Segovia, *Cahier du nomade*, Poésie/gallimard

Eric Chasselière, *Calera obscura*, Le Dumeur du Val

Séverine Daucourt-Fridriksson, *Salerni*, La Lettre Volée

Serge Gavronsky, *Remake Le Couple*, La main courante

Hugh-Alain Dal, *Les poèmes d'une vie*, La main courante

Tristan Felix/Philippe Blondeau, *Coup double*, Corps puce


Orhan Veli, *Va jusqu'ou tu pourras*, Bleu autour

Sylvie Brès, *affleure l'abîme*, La rumeur libre

Véronique Laupin, *Grammaire du retour*, La rumeur libre

Y.Bonnefoy/M.Deguy/Marton Kalasz/Kurt Kirsten, *Poèmes*, Klincksieck

Jean-Pierre Colombi, *Les choses dicibles*, Gallimard



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,

Crèche pudding

épisode 5 « horizontale »

*Et le poème dans tout ça ?
J'en suis arrivée au point où
je ne sais plus très bien
ce qu'est
la poésie*

*Le mystère des images proposées
a quelque chose
de défectueux.*

(Allonger des phrases n'est pas dans ce registre)



Abonnement, [apoe]

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	45 euros	90 euros
Étranger	65 euros	130 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue de Raspail 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Parisbonnements

Action Poétique

[apoe]

Rédaction

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
action-poetique@orange.fr

Publié avec le concours du

Centre National du Livre
& Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef Henri Deluy

Comité de rédaction

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Éric Houser, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général Jean-Pierre Balpe

Secrétaire de rédaction Nelly Picot

Conception graphique Patrick Laffont / *neutraal* design

Diffusion

Les Belles Lettres

Pour les numéros précédents le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable Henri Deluy

Dépot Légal : septembre 2009

N° ISBN : 978-2-85463-192-0

EAN : 9782854631920

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

Imprimerie

CCI

9, av Paul Hérault

13015 Marseille

Label imprim'vert

(...) Dans une poêle, faire chauffer un peu d'huile de tournesol et verser bouillant sur les kiftik juste avant de servir. Se déguste avec fines herbes, salade, radis rouges, cornichons ou légumes en saumure, yoghourt.

Kutilkên helebê (boulettes d'Alep)

-300g d'agneau haché- une botte de persil- 1 oignon ou 2 échalotes- 500g de riz rond- 2 œufs- huile- sel, poivre. Pour six à huit personnes. Faire cuire le riz à l'eau de manière à obtenir un riz gluant. Réserver et laisser refroidir. Dans un poêlon, faire revenir la viande hachée avec les oignons, le persil haché, sel et poivre. Lorsque le riz n'est plus brûlant, l'écraser pour obtenir une pâte à peu près homogène. L'étaler en petites galettes rondes de la taille d'une paume d'enfant. Placer dans chaque galette un peu de viande, et refermer en petites boulettes de taille égale, les tremper dans un bol dans lequel on aura battu les œufs entiers, puis les mettre à frire dans une huile très chaude. Les retirer une à une lorsqu'elles ont pris une belle couleur dorée, et éponger l'excédent d'huile en les disposant sur une assiette tapissée de papier graffé.

Nisk (soupe de lentilles)

-2 verres ou 400g de lentilles corail (elles virent au vert à la cuisson)- 1/3 de verre ou 50g de riz rond- curcuma- menthe sèche broyée- farine pour épaissir (35g environ)- 1 échalote émincée- sel, poivre. En entrée, pour quatre personnes. Dans un faitout plein d'eau froide, mettre à cuire les lentilles à feu très vif (l'eau doit bouillonner!), sans couvrir, jusqu'à ce que les lentilles fondent, perdent leur forme et verdissent. Passer le mélange à la passoire (gros tamis) en écrasant à la cuiller. Jeter le résidu sec. Faire cuire de nouveau pour laisser évaporer, toujours sans couvrir, à feu moyen. Dans un bol, mélanger un peu de la soupe avec la farine (attention aux grumeaux !). Rajouter ce mélange au reste de soupe et incorporer (l'eau ne doit pas se séparer des lentilles et la soupe doit rester homogène) Ajouter le riz et laisser venir jusqu'à ce qu'il soit cuit (ajouter de l'eau en cours de cuisson si nécessaire, à condition de bien mélanger), à feu vif et à découvert, avec l'échalote émincée. Ajouter poivre, curcuma et menthe broyée. Mélanger et assaisonner.

Tirşik (boulettes en sauce acide)

À manger deux fois : d'abord comme un plat chaud, puis comme un plat froid.

Les boulettes (kutilk) : La viande d'agneau hachée (500g environ) est cuite dans une poêle avec un peu d'huile dans laquelle on fait revenir une ou deux échalotes et une petite poignée de persil, hachés. Laisser venir, en ajoutant un peu d'eau, poêle couverte ; remuer de temps en temps pour bien défaire le hachis de viande. Assaisonnement... La pâte : faute du blé cru kurde qui convient, faire un mélange, dans un grand récipient, à raison de 2 verres de couscous / 2 verres de boulgour / 1 verre de farine blanche. Saler. Malaxer énergiquement à la main avec de l'eau tiède rajoutée au fur et à mesure (la semoule « boit » beaucoup !) pour éviter que le mélange ne durcisse, jusqu'à obtenir une pâte relativement souple, humide et homogène. Prendre une poignée de pâte et la travailler dans la main de manière à former un petit puits aussi homogène et fin que possible. Verser dedans une cuiller à soupe de viande cuite hachée (sans sauce !) et recoller la pâte tout autour. Former avec la main des boules plates, genre « ovni », de la taille d'un gros œuf aplati. Attention, il ne faut pas que la pâte se fende ni que les boulettes se brisent dans la sauce ! Une fois la sauce prête, y mettre délicatement les boulettes à cuire (à feu moyen, l'ébullition doit être légère). Laisser cuire de 30 à 40 mm, puis retirer du feu. S'il reste un peu du mélange de viande non utilisé, on peut le rajouter tel quel dans la sauce.

La sauce (tirşik) : sauce acide à la tomate : laver une forte poignée de branches de céleri, une petite aubergine, et une dizaine de champignons de Paris. Débarrasser le céleri de ses fils et le trancher avec les feuilles. Tailler l'aubergine en gros dés, avec la peau. Emincer les champignons. Mettre le tout à cuire dans une grande marmite d'eau bouillante. Quand les légumes sont cuits, ajouter du concentré de tomate délayé, à convenance, et deux ou trois cuillerées à soupe de farine diluée dans de l'eau chaude pour épaissir. Saler et poivrer. Vers la fin de la cuisson, juste avant de rajouter les boulettes, acidifier le tout avec du jus de citron, à volonté. Une fois les boulettes ajoutées, cuire une demi-heure à trois quarts d'heure sur feu doux. Servir.

A blurred night photograph of a city street. A car is visible in the lower center, moving towards the viewer. The background shows buildings with arched windows and streetlights. The overall scene is out of focus, creating a sense of motion and depth.

Liliane Giraudon,
Le mot à ne pas oublier : oublie

"les oublies se mangent" Nabokov

Henri Deluy,

Boulettes, boulettes, boulettes & Cie

Boulette, n., f., XVI^e siècle, de boule, du latin *bullā*, bulle d'air, par analogie toute chose en forme de bulle. Le mot désigne une petite boule d'aliments (viande, poisson, farce, fromage, hachis, purée, légumes, mélanges divers..), le mot désigne aussi une bêtise, une sottise, une gaffe, une bévue, une stupidité (« faire une boulette »). Quelque chose de cet aspect légèrement réprobateur, voire doucement péjoratif, se retrouve dans l'accueil que reçoivent les « boulettes » culinaires. Méfiance, soupçon : ne sont-elles pas rognures, déchets, rogatons, rataillons, restes défraîchis, récupérés, des derniers repas ? Tournée par des mains pas toujours très nettes ? Cette légère opprobre s'accompagne d'un inconscient relent de xénophobie : les boulettes viendraient des pays chauds, des cuisines indigestes et des graisses animales, proches des sueurs d'un Sud insensible à l'hygiène et aux délicatesses du goût...

Le bonheur

Pourtant, - quel bonheur pour qui sait apprécier les saveurs proches de la terre, la consistance des mélanges tournés à la main, le grumeleux serré des produits de base - , et malgré les livres de cuisine, qui les ignorent souvent, de nombreuses recettes de boulettes sont pratiquées, dans de nombreux pays du monde : depuis les boulettes de mamaliga (polenta), avec fromage blanc, champignon, lard fumé (Roumanie), jusqu'aux boulettes de jaunes d'oeufs durs, cervelle de veau (USA), au hachis de bœuf à la bière (Belgique), au porc à l'oignon (Danemark), au porc et feuilles de citronnier (Thaïlande), au poisson cru et saké (Japon), au hachis, mie de pain, chair à saucisse, saindoux (USA), au fromage blanc, farine de gruau (Pologne), ou, ici, à Limoges, à Agen, à Troyes, au roquefort, céleri, ciboulette, ou panées, à l'anglaise, frites, sautées, pochées, en ragoût, en brochettes (proches des « chiche kebab »), en de multiples sauces, ou

encore à la hongroise, chair à saucisse, riz, laitues, à l'espagnole, blanc de volaille, jambon de montagne, safran, à l'allemande (Thuringe), avec pommes de terre et semoule de blé, au poisson (Turquie), aux courgettes, blanc de poireau, feta (Grèce), et encore aux anguilles et gingembre (Chine), au saumon frais (Canada), sans oublier les falafel's et les boulettes de farine azyme d'Israël..

Et donc, aussi, et plus encore, chez les Kurdes !

Quatre recettes, concoctées par Justine et Amr, à partir du souvenir récent des pratiques et des tours de main d'Asma Ahmed Isa, la mère de Amr. Merci donc, merci à Asma Ahmed Isa et à ses enfants !

Kiftik (boulettes de viande « chevelues »)

-1 kg d'agneau haché (épaule ou gigot..)
- 500g de riz basmati- 3 gousses d'ail - 2 gros oignons- piment - sel, poivre - huile de tournesol (trois ou quatre cuillers à soupe), ou, mieux, graisse d'agneau (huile d'olive interdite : goût trop marqué..) - . Pour huit à dix personnes.

Mélanger l'oignon râpé, l'ail écrasé, avec la chair d'agneau haché dans un grand plat et malaxer à pleines mains. Ajouter le riz cru, piment, sel et poivre, malaxer encore jusqu'à obtention d'une pâte homogène. Avec les mains humides (petit bol d'eau tiède à proximité, dans lequel on replongera les doigts au fur et à mesure de la confection des boulettes), rouler de petites boulettes de pâte allongées. Les déposer une par une, au fond de la marmite. Quand la marmite est presque pleine, recouvrir d'eau juste au-dessous du niveau des boulettes. Cuire 30mn environ, marmite couverte puis découverte, jusqu'à évaporation totale de l'eau. Les boulettes sont prêtes quand le riz est cuit et qu'il hérissé les boulettes de toutes parts.

Retirer du feu. (...) suite page 112

